42541

L'ANNÉE 1562

ET LA

BATAILLE DE DREUX

ÉTUDE HISTORIQUE ET MILITAIRE

EXTRAITS DIVERS, CORRESPONDANCES OFFICIELLES DU TEMPS,

ÉDITION ORNÉE DE SIX PLANS TOPOGRAPHIQUES A $\frac{1}{40.000}$
REPRODUISANT LES SIX PHASES DE LA BATAILLE DE DREUX

DESSINÉES ET PUBLIÉES PAR J. PERRISSIN EN 1570

PAR LE COMMANDANT DE COYNART

Veritati semper fidelis.

Document
0000005526475

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1894

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

La bataille de Dreux peut être considérée comme une des plus mémorables dans l'histoire des guerres de religion.

L'action se passa le 19 décembre 1562, non loin de la ville, dans la plaine comprise entre les villages de l'Épinay, Nuisement, Blainville et le vallon de Maumusset, au delà duquel s'étend le plateau de Marville-Moutiers-Brûlé.

L'armée royale ou catholique était commandée par le connétable Anne de Montmorency, le maréchal de Saint-André et François de Lorraine, duc de Guise (le triumvirat catholique). Les troupes protestantes ou rebelles avaient à leur tête le prince de Condé (Louis de Bourbon, frère du roi de Navarre, Antoine de Bourbon), l'amiral de Coligny, et Théodore de Bèze (1), le fougueux calviniste, tous trois formant le triumvirat huguenot.

(1) Théodore de Bèze fut un des chefs des réformés. Il était né à Vézelay (dans l'Yonne actuellement) en 1519. Il écrivit d'abord des poésies latines, puis en 1548, étant allé à Genève, il se lia avec Calvin et embrassa très chaudement ses doctrines qu'il vint prêcher à Paris en 1559. Ce fut lui qui attira le roi de Navarre à ces idées nouvelles.

Il était cité pour la violence et l'intolérance de ses controverses, comme aussi de ses actes; il prit une part active au Colloque de Poissy en 1561.

Il avait fomenté la reprise des hostilités et de la guerre civile en 1562; il était l'âme du triumvirat protestant, dont il faisait partie avec l'amiral de Coligny et le prince de Condé.

Il fut accusé d'avoir fait mettre à mort, par Baubigny-Mézières, le maréchal de Saint-André, blessé et fait prisonnier à la bataille de Dreux, comme aussi plus

Il a été publié récemment plusieurs relations de cette affaire, l'une par M. le général d'artillerie Favé, dans son *Histoire des trois armes*, une autre par M. le général de cavalerie baron Ambert, dans sa *Vie du Connétable de Montmorency*, et une troisième par Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Aumale, général de division.

Mais aucune de ces relations n'est accompagnée de plans topographiques des terrains, sur lesquels soit désigné l'emplacement des corps de troupes, aux différentes phases de la bataille. C'est cette lacune que nous allons essayer de combler, en même temps que nous ferons une relation détaillée de la bataille, relation tirée principalement du grand ouvrage de Mézeray (édition 1685), corroborée par la Vie du duc de Guise (édition 1681), par des discours (rapports du temps) et enfin par différents chroniqueurs, tant catholiques que protestants, Théodore de Bèze, Castelnau, Lanoue, Mémoires de Condé, Journal de Brûlard, Mémoires de Mergel, de la Plane, manuscrits, etc., etc.

Les seuls documents graphiques consistent en six gravures de Perrissin, publiées en 1570, huit ans seulement après la bataille. Perrissin a dû se rendre sur le terrain même avec une personne ayant assisté à l'affaire, car les différents corps sont indiqués avec une grande précision; ces gravures représentent en perspective cavalière les diverses phases de la bataille. Elles ont été reproduites en Allemagne; mais dans cette édition, le graveur ayant travaillé directement, l'image représente l'envers des dessins français, et pour la voir telle qu'elle doit être, il faut la regarder au transparent, en la retournant.

C'est d'après ces gravures que nous avons fait le plan des phases de la journée. Elles nous ont aidé aussi à reconstituer le terrain tel qu'il était à cette époque (du moins autant que possible). Ce sont, avec quelques discours ou rapports du temps, les documents les plus exacts que nous puissions avoir. Nous les

tard d'avoir été l'instigateur de l'assassinat du duc de Guise par Poltrot de Méré. Il écrivit pour justifier le supplice du bûcher infligé au malheureux Servet par Calvin. Après la mort de ce dernier, il devint le chef des réformés en France. Il est du moins considéré comme tel par les chroniqueurs.

plaçons même en première ligne comme vérité et précision; seulement on ne peut bien les comprendre qu'après une étude très approfondie et surtout une connaissance complète du terrain même.

Le village de Maumusset, un moulin à vent, la maison du meunier, les cinq canons de l'armée protestante, figurent sur les gravures de Perrissin, et nous avons pu les replacer exactement sur le plan à $\frac{1}{40.000}$.

L'emplacement du village de Maumusset et de son château est parfaitement connu. En 1835, quand on a fait la carte topographique, il existait encore une entrée de cave, et on trouve journellement des pieds de mur.

La place où s'élevait le moulin à vent nous a été indiquée par un habitant de Blainville, qui, travaillant dans sa jeunesse à la plantation d'un bois de bouleaux, avait découvert sous sa pioche des grès énormes, et les anciens lui avaient dit : « C'est là qu'était le moulin. ». Du reste, le champtier cadastral porte à cet endroit le nom de « Moulin à vent ». Nous avons relevé dans la parcelle n° 176 de la section du cadastre et sur le terrain même dans le champtier du Moulin à vent, la position exacte de la maison du meunier, assez près du moulin pour que la surveillance fût facile et assez loin pour que l'action du vent sur les ailes ne fût pas amoindrie.

Ayant remarqué, dans la parcelle n° 176 sus-citée, un endroit où le blé était moins vert, moins haut et moins dru que dans le reste du champ, nous y sommes allé, et, dans un carré de 10 à 12 mètres de côté, nous avons trouvé une assez grande quantité de fragments de tuiles, de briques, plus épaisses que les petites briques actuelles, moins fortes que nos briques ordinaires, et noircies d'un côté par le feu, et aussi des poteries, des faïences et même des morceaux de verre de formes très anciennes. Hors de ce carré, plus rien de tout cela. C'était donc bien là l'emplacement de la maison que Perrissin, dans ses gravures, représente près du moulin.

Enfin, dans notre extrême jeunesse, il nous souvient d'avoir vu, au milieu d'une terre inculte, une sorte d'exhaussement de

40 à 50 centimètres avec des échancrures encore visibles, et un vieux garde nous dit : *Dans le temps des guerres, c'est là qu'étaient leurs canons !*

C'était bien, en effet, l'épaulement des cinq canons du prince de Condé, exactement à la place indiquée sur les gravures de Perrissin, à l'ouest et à peu de distance du moulin à vent.

Depuis lors, la charrue a passé, et tout ce qui était inculte a été planté ou ensemencé, mais il nous est très facile de retrouver cet emplacement près du chemin de Marville, par lequel ces canons avaient dû être amenés (1).

Nous avons pu aussi déterminer exactement la longueur métrique d'une mesure dénommée *pas*, et qui devait être de plus de 2 pieds, le pas actuel.

Comme on indiquait que la distance qui séparait les villages de Blainville et de l'Épinay mesurait 1.200 pas, et comme, d'après le système métrique, elle est de 2.000 mètres, il a été facile de trouver que ce *pas* du seizième siècle était de 1^{m},66, soit *cinq pieds*.

Voilà les documents certains d'après lesquels nous chercherons à reconstituer en entier le grand fait historique de la bataille de Dreux, objet de cette étude.

Mais auparavant nous donnerons un aperçu de la situation de la France et de l'Europe au commencement de l'année 1562, et nous esquisserons rapidement les différentes phases de cette année si mouvementée et si néfaste !

(1) A cette époque, les canons étaient amenés sur le champ de bataille, ainsi que leurs munitions, par des attelages de chevaux ou de bœufs qui se retiraient aussitôt hors de portée et par conséquent en toute sûreté. Quand il fallait faire avancer les canons, ils étaient crochés de nouveau.

On élevait rapidement, au-devant des pièces, un petit épaulement en terre, dans lequel on ménageait des embrasures ; puis les servants se couchaient sous les canons, attendant le moment de s'en servir, quand l'ennemi s'avancerait à portée, soit pour aider aux attaques, soit pour soutenir les retraites et permettre aux troupes repoussées de se reformer en arrière. La portée de ces canons était de 300 à 500 mètres, au plus !

LÉGENDE DU PLAN N° 1.

Les armées en présence.

L'ARMÉE ROYALE. (CATHOLIQUES.)

A. 2.500 fantassins espagnols, sur 52 hommes de front, avec une manche de 400 arquebusiers.

B. Le duc de Guise, avec 350 gendarmes (sur un rang).

C. 150 à 200 volontaires, amis du duc de Guise (élite) (sur un rang).

D. 2.000 hommes de pied, Français, Gascons, très solides (sur 10 rangs). Colonel : M. de Martigue.

E. Le maréchal de St-André, avec 300 chevau-légers, armés de lances (sur un rang).

F. 3.000 lansquenets catholiques (sur 10 rangs).

G. MM. d'Anville et d'Aumale, avec 350 gendarmes (sur un rang).

H. 6.000 hommes de pied, Suisses, en un seul bataillon (sur 10 rangs).

I. 2.000 fantassins français, régiments de Bretagne et de Picardie (sur 10 rangs).

J. M. Louis Prévôt de Sansac de Traversay, avec 200 chevau-légers (sur un rang).

K. Le connétable de Montmorency, avec 600 gens d'armes (sur un rang).

Y. 14 canons devant l'avant-garde, avec 250 enfants perdus.

Z. 8 canons devant la gauche des Suisses, avec 250 enfants perdus.

L'ARMÉE DES REBELLES. (PROTESTANTS.)

L, L. Deux escadrons de reîtres, à la gauche du prince de Condé (sur 16 rangs).

M. M. le prince de Condé avec 400 gens d'armes (sur un rang).

N. MM. de Mouy et d'Avarny, avec 200 gens d'armes (sur un un rang).

O. M. de la Curée, avec 200 argoulets (sur 16 rangs).

P. M. de la Rochefoucauld, avec 300 gens d'armes (sur un rang).

Q. L'amiral de Coligny et le prince de Portian, avec 600 gens d'armes (sur un rang).

R, R. Deux escadrons de reîtres (sur 16 rangs), à la droite de l'Amiral.

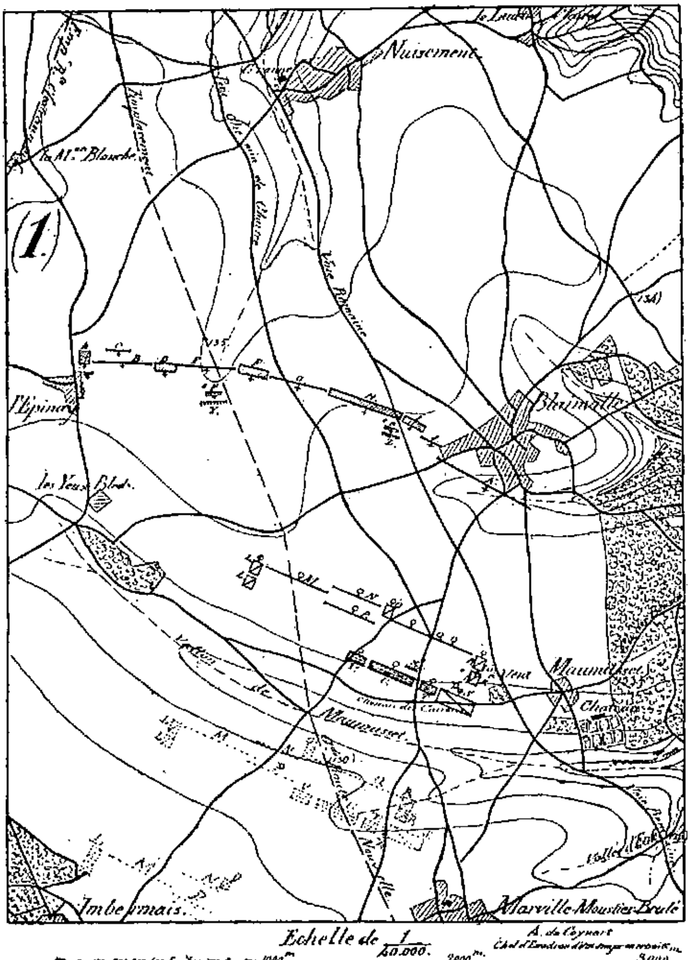
S. Un gros escadron de reîtres, en réserve, 1.200 à 1.400 chevaux (sur 16 rangs).

T. 2.000 lansquenets de l'Amiral (sur 10 rangs), à la garde des canons.

U. 6,000 hommes de pied français (sur 10 rangs), à la garde des canons.

V. 2.000 lansquenets avec le prince de Condé (sur 10 rangs).

X. Les cinq canons des Huguenots.


Nuisement
(1.)
l'Epinay
les Yeux Blods
Voie Romaine
Maumussel
Château
Marville-Moustier-Brulé
Imbermais
(134)
Echelle de 1/40.000.
A. de Coynart
1000.m
2000.m
3000.

LÉGENDE DU PLAN N° 2.

Le champ de bataille après la défaite de M. le Connétable.

Le Connétable et ses gendarmes, *K*, M. de Sansac et ses chevau-légers, *J*, ainsi que les régiments de Bretagne et de Picardie, *I*, ont été défaits et balayés par l'amiral de Coligny et le prince de Portian aidés de leurs reitres; le Connétable a été blessé et fait prisonnier.

Les Suisses, *H*, ont soutenu les charges de MM. de Mouy et d'Avaray, *N*, et des argoulets de M. de la Curée, *O*; puis celle du prince de Condé, *M*, et de ses reitres, *L*, *L*. Ils ont été traversés, décimés, mais se sont reformés, et ont opéré seulement un changement de front en arrière, sur leur droite. MM. d'Amville et d'Aumale, *G*, ont essayé de les secourir et de dégager le Connétable; ils ont été rudement ramenés par les reitres, *L*, *L*, et obligés de se réfugier, pour se reformer, derrière l'avant-garde. M. d'Aumale a été blessé et fait prisonnier!

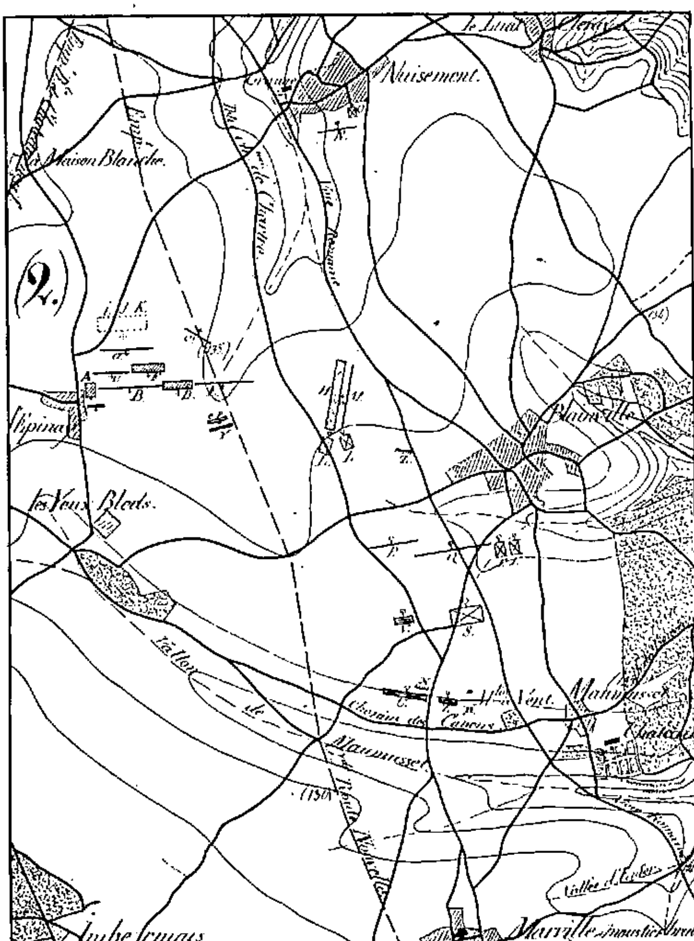
Des fuyards du corps de bataille du Connétable, les uns ont pris la direction de Nuisement et au delà, les autres se sont réfugiés derrière l'avant-garde où ils se reforment.

Le duc de Guise est resté ferme avec le maréchal de Saint-André, seulement il a fait remonter les lansquenets, *F*, et les a fait placer près de lui et des Gascons *D*, puis il a envoyé M. de Biron avec quelques guidons, *C'*, faire face à Nuisement, pour empêcher toute attaque de ce côté.

L'amiral de Coligny, *Q*, après la défaite du Connétable, s'est reformé un peu en arrière, pour se reposer; toutefois une partie de ses hommes sont à Nuisement; ils ont poursuivi les fuyards, et se sont mis à piller les bagages des Catholiques.

MM. de Mouy et d'Avaray, *N*; M. de la Curée, *O*, sont à Nuisement où leurs hommes pillent. Le prince de Condé, avec ses gendarmes et ses reitres, *M*, *L*, *L*, combattent les Suisses. M. de la Rochefoucauld n'a pas encore donné; la grosse réserve de reitres, *S*, s'est portée en avant, avec les lansquenets du Prince, *V*. Les gens de pied français, *U*, et les lansquenets de l'Amiral, *T*, n'ont pas bougé.

A. Espagnols.
B. Duc de Guise.
C. Volontaires et amis.
C' Guidons de M. de Biron.
D. 2.000 fantassins gascons.
E. Le maréchal de Saint-André.
F. 3.000 lansquenets catholiques.
G. M. d'Amville se reformant.
H. Suisses. Combattant toujours.
I. } Fuyards du Connétable se ralliant.
J. } Fuyards du Connétable se ralliant.
K. } Fuyards du Connétable se ralliant.
Y et *Z*. Canons des Catholiques.
L, *L*. Reitres du prince de Condé.
M. Le prince de Condé combattant les Suisses.
N. MM. de Mouy et d'Avaray à Nuisement.
O. M. de la Curée à Nuisement.
P. M. de la Rochefoucauld.
Q. L'Amiral et le prince de Portian se reposant.
R, *R*. Reitres de l'Amiral.
S. Grosse réserve de reitres qui s'est portée en avant.
T. 2.000 lansquenets de l'Amiral à la garde des canons.
U. 5.000 hommes de pied français à la garde des canons.
V. 2.000 lansquenets du Prince, qui se sont portés en avant.
X. Les cinq canons des Huguenots.



A de Coynart
Chef d'escadron d'état-major en retraite

LÉGENDE DU PLAN N° 3.

Le champ de bataille avant le retour offensif du duc de Guise.

L'Amiral et le prince de Portian, *Q*, se sont retirés en arrière, pour se reformer et se reposer. Le prince de Condé, *M*, après avoir fait subir de grandes pertes aux Suisses, est venu se reformer et se reposer auprès de l'Amiral (le voisinage du duc de Guise les inquiète).

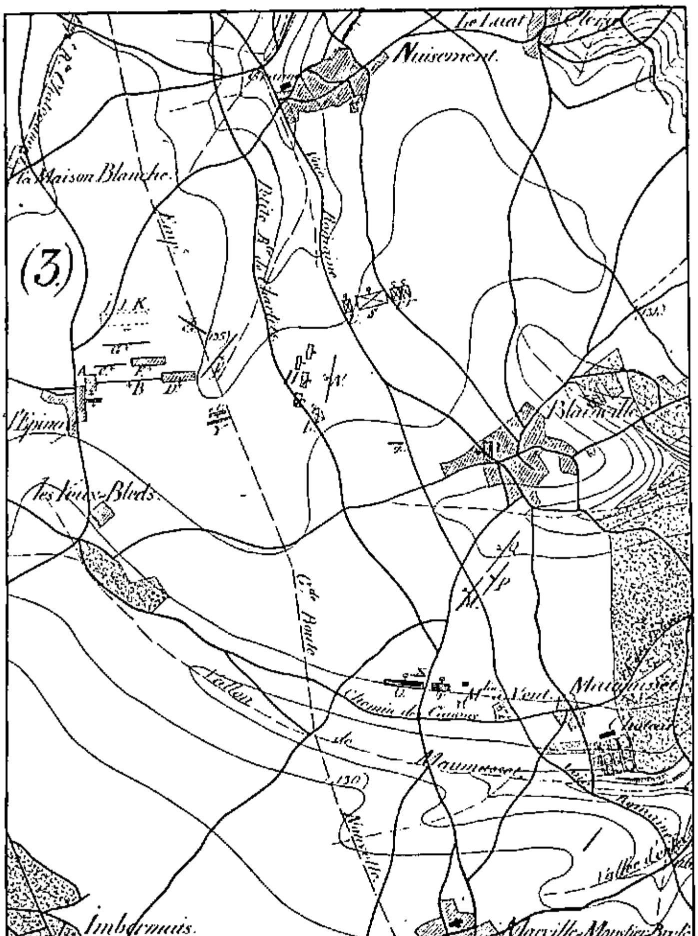
M. de la Rochefoucauld, *P*, a voulu entamer les Suisses, qui s'étaient vite reformés : il n'a pu réussir, et n'a attrapé que des coups de piques (disent les chroniqueurs). Il est venu se reformer derrière l'Amiral.

Les lansquenets du prince de Condé, *V*, ont voulu attaquer les Suisses, mais ceux-ci, qui se sont rapprochés des canons confiés à leur garde, marchent si résolument sur eux, que les Allemands se sauvent dans le village de Blainville et s'y barricadent!

MM. de Mouy et d'Avaray, *N*, revenant de Nuisement, ont voulu attaquer l'avant-garde en queue; la contenance de M. de Biron et de ses guidons, *C*, les arrêtent. Alors ils retournent sur les Suisses, et aidés par les reîtres, *L*, *L*, du prince de Condé, les traversent de nouveau, les divisent en tronçons, et les forcent à reculer de nouveau et à se rapprocher de l'avant-garde. Le cheval de M. de Mouy a été tué; le maréchal de Saint-André a opéré un changement de front en arrière, pour faire face à l'ennemi.

Toute la plaine, entre Blainville et Nuisement, est ouverte; les reîtres de l'Amiral, *r*, *r*, le gros escadron de réserve, *S*, croient la bataille gagnée; ils entraînent une partie des reîtres, *L*, du prince de Condé, et galopent vers Nuisement pour piller.

A. Espagnols, couverts par une manche d'arquebusiers.
B. Le duc de Guise.
C. Volontaires et amis du duc de Guise (élite).
C' M. de Biron avec quelques guidons.
D. Vieux soldats, Gascons de M. de Martigue.
E. Le maréchal de Saint-André (il a changé de front).
F. Lansquenets catholiques.
G. M. d'Amville et ses gendarmes, qu'il a reformés.
H. Le bataillon suisse rompu, mais non en déroute.
I, *J*, *K*. Fuyards de M. le Connétable, ralliés.
T. Les 14 canons de l'avant-garde, et enfants perdus.
X. Les huit canons du Connétable, abandonnés.
L, *L*. Reîtres de M. le prince de Condé.
M. M. le prince de Condé se reposant.
N. M. d'Avaray, combattant les Suisses.
O. M. de la Curée à Nuisement.
P. M. de la Rochefoucauld se reformant.
Q. L'Amiral et le prince de Portian se reposant.
r, *r*. Reîtres de l'Amiral allant au pillage.
S. Gros escadron de reîtres, réserve, allant au pillage.
T. 2.000 lansquenets de l'Amiral, à la garde des canons.
U. 5.000 hommes de pied français à la garde des canons.
V. 2.000 lansquenets du Prince, barricadés dans Blainville.
X. Les cinq canons des Huguenots.



A. de Coynart
Chef d'escadron d'état-major en retraite

LÉGENDE DU PLAN N° 4.

Le duc de Guise prononce son retour offensif.

Le duc de Guise a vu ses prévisions réalisées; les reîtres sont à Nuisement, débandés, en train de piller; les forces de cavalerie sont équilibrées. Il donne alors des ordres pour marcher vivement en avant, et dit à ceux qui l'entourent : *Allons, mes compagnons, la journée est à nous!*

Il détache M. de la Brosse en avant avec 150 lances. Il s'avance ensuite, formant une première ligne de cavalerie. Il est au centre, *B*; le maréchal de Saint-André, *E*, est à sa gauche; M. d'Amville à sa droite, *G*.

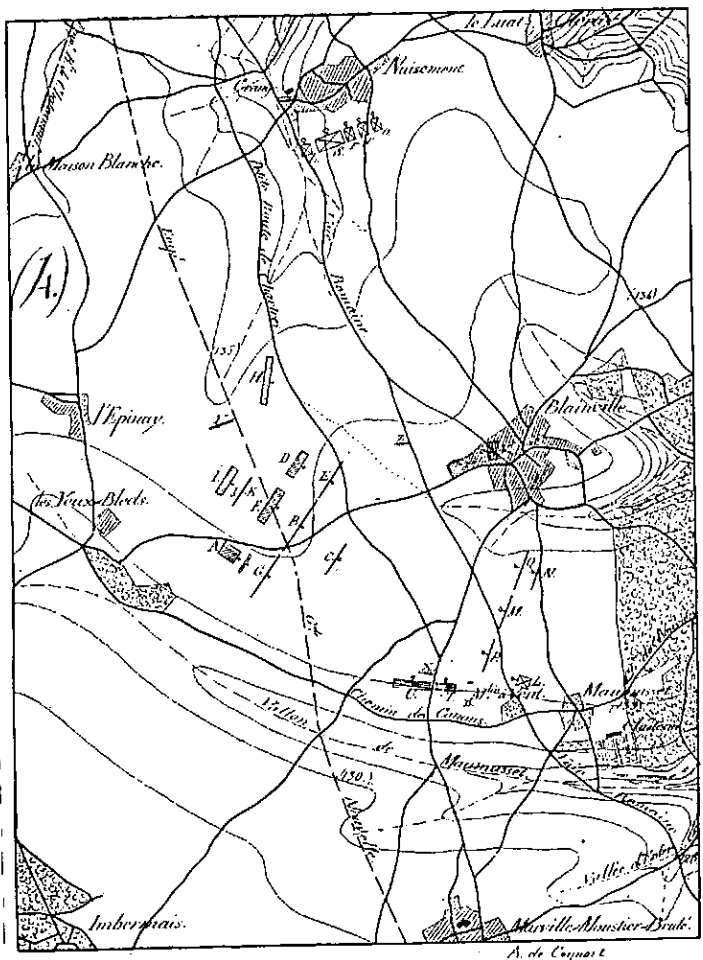
L'infanterie forme une seconde ligne. Les Espagnols, couverts par une manche de 400 arquebusiers, *A*, sont à l'aile droite; les lansquenets, par prudence, *F*, sont au centre; M. de Martigue et ses Gascons, *D*, à l'aile gauche; en 3e ligne, viennent les gendarmes et fantassins du corps de bataille, dispersés lors de la première charge et qui se sont réfugiés et reformés derrière le duc de Guise.

Les Suisses, réduits de moitié, se sont reformés et se reposent. Huit cents arquebusiers, disposés en flanqueurs par le maréchal de Saint-André, couvrent la gauche de cette nouvelle armée, et, par leur feu continu, empêchent les pillards revenant de Nuisement, de rejoindre directement leur corps.

Le prince de Condé et l'amiral de Coligny, surpris par ce formidable retour offensif, si menaçant, ont rallié promptement leurs cavaliers épars dans la plaine, et forment une nouvelle ligne de bataille entre Blainville et le moulin à vent, un peu en arrière de leur artillerie, pour que celle-ci puisse leur servir, et aussi pour avoir l'espace nécessaire aux charges. L'Amiral et le prince de Portian, *Q*, occupent la droite; le prince de Condé, *M*, le centre; M. de la Rochefoucauld, *P*, la gauche, avec un escadron de reîtres, *L*; derrière l'Amiral, M. d'Avaray, *N*, s'est reformé avec ses gendarmes.

L'infanterie française et les 2.000 lansquenets sont toujours en arrière des cinq canons protestants.

A. 2.500 Espagnols, sur 52 hommes de front.
B. Le duc de Guise avec ses gendarmes.
C. M. de la Brosse avec 150 lances.
D. M. de Martigues avec ses vieux soldats gascons.
E. Le maréchal de Saint-André avec ses chevau-légers.
F. Les lansquenets catholiques.
G. M. d'Amville, avec ses gendarmes, reformés.
H. Les Suisses.
I, *J*, *K*. Cavaliers et fantassins du Connétable, ralliés.
Y et *Z*. Canons de l'armée royale.
L. Un escadron de reîtres à M. le prince de Condé.
M. M. le prince de Condé avec ses gendarmes.
N. M. d'Avaray et ses gendarmes.
O. M. de la Curée avec ses argoulets, au pillage.
P. M. de la Rochefoucauld avec ses gendarmes.
Q. L'Amiral et le prince de Portian.
r, *r*, *S*, *L*. Escadrons de reîtres, débandés au pillage.
T. 2.000 lansquenets à la garde des canons.
U. 5.000 fantassins français à la garde des canons.
V. 2.000 lansquenets du Prince, barricadés dans Blainville.
X. Les cinq canons de l'armée rebelle.



A. de Cugnac
Chef d'escadron d'état-major en retraite.

LÉGENDE DU PLAN N° 5.

Tentative de retour offensif par le prince de Condé et l'armée rebelle.

M. de la Brosse a commencé l'action, après avoir ébranlé et repoussé les reitres qui se trouvent devant lui; il s'est précipité sur l'infanterie française qui garde les cinq canons protestants, il l'a traversée, rompue, et s'est emparé des canons; puis il laisse la mission d'achever leur défaite aux Espagnols qui approchent, et court rejoindre le duc de Guise; quant aux 2.000 lansquenets, *T*, de l'Amiral, ils n'ont pas attendu le choc des gendarmes catholiques, et se sont mis en sûreté de l'autre côté du grand vallon de Maumusset, où les débris des fantassins français ont été les rejoindre.

Le duc de Guise a entamé la charge dès qu'il a été à bonne distance, et a balayé toute la plaine; les reitres se sont retirés dans les bois et le vallon, les gendarmes ont été entraînés par eux, l'Amiral les a suivis pour tâcher de les rallier et de les ramener au combat. Le prince de Condé a voulu en faire autant, mais son cheval blessé s'est abattu dans le petit bois situé entre le moulin à vent et le village de Maumusset, et il a été fait prisonnier par M. d'Amville!

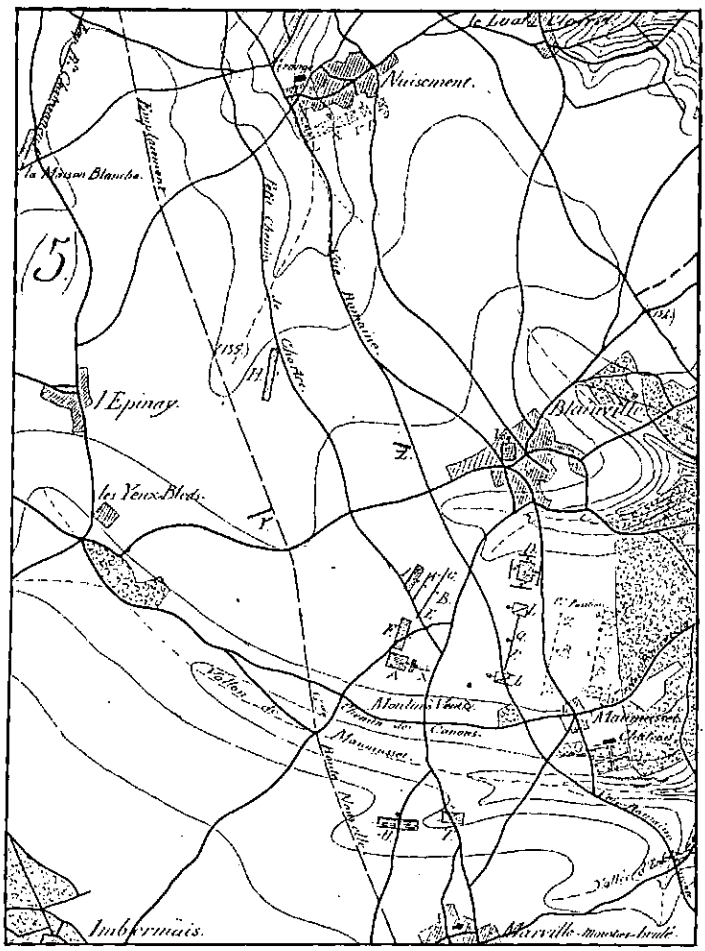
Le duc de Guise, après ce succès, ne voulant pas laisser derrière lui les 2.000 lansquenets, *V*, du prince de Condé, qui se sont sauvés et barricadés dans le village de Blainville, marche sur eux, les cerne, et leur fait mettre bas les armes; puis il se dispose à poursuivre l'Amiral.

Mais celui-ci a réussi à rallier ses gendarmes et ses reitres, renforcés par les pillards rappelés de Nuisement, et il sort des bois, avec une troupe de 1.200 à 1.400 chevaux, les gendarmes sur un rang, flanqués et couverts par les reitres, qui font un feu terrible!

Le duc de Guise, voyant que tout est à recommencer et à refaire, change de cheval; le maréchal de Saint-André, par suite d'une erreur, ne peut en faire autant; son cheval épuisé s'abat, le maréchal est fait prisonnier de guerre, et comme on l'emmenait, il est assassiné par Baubigny-Mézières, au moment où il sortait du village de Maumusset.

La cavalerie catholique recule en combattant, et démasque le bataillon de vieux soldats français (Gascons), de M. de Martigue, *D*. Ceux-ci, par leur feu bien dirigé, forcent les Huguenots à s'occuper d'eux, et les arrêtent net dans leur élan!

A. Infanterie espagnole.
B. Duc de Guise. (1re position pointillée.)
D. M. de Martigue et ses Gascons.
H. Suisses se reposant.
I. Fantassins du Connétable, ralliés.
K. Gendarmes du Connétable, ralliés.
F. Lansquenets catholiques.
Y. 14 canons de l'armée royale.
Z. 8 canons du Connétable, armée royale.
Q. L'Amiral et le prince de Portian.
L. Reitres.
V. Lansquenets du Prince qui ont mis bas les armes.
O. Les argoulets à Nuisement.
r, *r*. et *S*. Les reîtres à Nuisement.
T. Les lansquenets de l'Amiral.
U. Débris des vieux soldats français protestants.
X. Les cinq canons de l'armée rebelle.



N. de Cugnac
Chef d'escadron d'état-major en retraite.

LÉGENDE DU PLAN N° 6.

La retraite de l'armée rebelle.

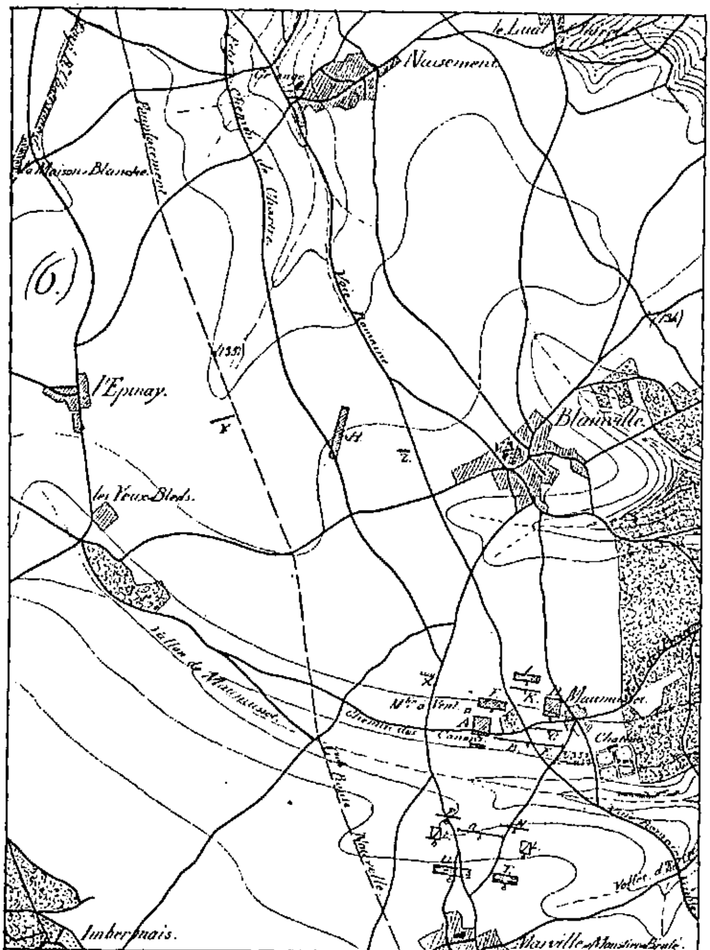
L'Amiral a vainement essayé d'entamer le carré plein formé par les Gascons de M. de Martigue, et le duc de Guise, laissant M. de la Brosse soutenir la lutte contre la cavalerie protestante, a couru en arrière pour rallier ses gendarmes et faire avancer ses réserves d'infanterie, ainsi que les fuyards du corps de bataille, qui se sont reformés derrière lui.

Il revient sur l'Amiral, appuyant sa droite sur les Espagnols, *A*, et les lansquenets catholiques, *F*, tandis que sa gauche sera couverte par M. de Martigue lorsqu'il aura dégagé ses Gascons, *D*.

L'Amiral a vu le nouveau danger qui le menace; il peut se trouver enveloppé! D'un autre côté, la nuit arrive rapidement; il se décide à la retraite, et franchit en bon ordre le grand vallon de Maumusset. Entre le village et le moulin à vent, en aval de Maumusset, il y a des escarpements inaccessibles, et en amont du moulin, le terrain était occupé par les troupes royales.

Il se retire en bon ordre sur Marville, dont le moustier est incendié, et va coucher à Neuville-la-Mare, abandonnant à l'armée royale ses cinq canons et le champ de bataille!

A. Infanterie espagnole.
B. Le duc de Guise avec ses gendarmes.
D. M. de Martigue et ses Gascons.
E. Les chevau-légers du maréchal de Saint-André.
F. Les lansquenets catholiques.
G. M. d'Amville et ses gendarmes.
H. Les Suisses au repos.
I. Fantassins du Connétable ralliés.
K. Gendarmes du Connétable ralliés.
Y. Les 14 canons de l'avant-garde.
Z. Les 8 canons du Connétable.
M. M. d'Avaray et ses gendarmes.
P. M. de la Rochefoucauld et ses gendarmes.
Q. L'amiral de Coligny et le prince de Portian.
L, L. Reitres.
T. Lansquenets de l'Amiral.
U. Infanterie française, battue par M. de la Brosse.
V. Lansquenets réfugiés dans le village de Blainville, et ayant mis bas les armes.
X. Les cinq canons des Huguenots abandonnés.



A. de Caynast
Chef d'escadron d'état-major en retraite

L'ANNÉE 1562

ET

LA BATAILLE DE DREUX

L'ANNÉE 1562

I

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

Sans entrer dans de grands détails, nous rappellerons seulement que dans le premier quart du seizième siècle, deux hommes : Luther (1) d'abord, Calvin (2) ensuite, et après eux bien d'autres encore, interprétant la Bible à leur manière, créèrent une religion

(1) Luther, chef de la religion réformée en Allemagne, était né en Saxe, dans l'année 1483; il entra chez les Augustins d'Erfurth en 1505. Chargé par son ordre, en 1517, de protester contre une Mission donnée uniquement par le Pape aux Dominicains, non seulement il attaqua cet ordre religieux, mais encore le Saint-Siège et la religion catholique.

Il rejeta tous les dogmes et les sacrements, ne retenant que le baptême et la communion sous les deux espèces, mais seulement à titre de souvenir!

Les princes allemands s'empressèrent, par politique, d'embrasser ces doctrines. Ils furent suivis par la Suède et le Danemark. L'empereur Charles-Quint essaya bien de les combattre, mais il fut contraint de leur accorder en 1532, par la paix de Nuremberg, le libre exercice de ce nouveau culte.

Luther mourut en 1546. Les dernières années de sa vie furent employées à répandre ses doctrines et aussi à combattre les nombreuses sectes qui démembraient le faisceau desdites doctrines, sous les inspirations de Carlostadt, Zwingle, Calvin, etc., etc., et tant d'autres. Depuis, ce nombre a encore augmenté, et on pourrait presque dire maintenant qu'il y a autant de sectes que d'individus!

(2) Calvin était né en 1509, à Noyon, où son père exerçait l'état de tonnelier. Il fut d'abord destiné à l'Église; mais, n'ayant pas obtenu un prieuré qu'il sollicitait et qui fut donné à un parent du connétable de Montmorency, il se jeta dans la

nouvelle dont la dénomination générale de « Religion réformée » embrassa les Luthériens, les Calvinistes, etc., etc., ces innombrables sectes qui, maintenant, vont de la Religion catholique immuable jusqu'aux limites extrêmes proches de l'athéisme.

Il y eut à cette époque, pour ces idées nouvelles, un engouement extraordinaire, dans lequel du reste la partie religieuse était absolument dominée par les ambitions politiques, les désirs d'indépendance et surtout l'intérêt personnel!

Pour les rois et les princes gouvernants, la Réforme était un moyen d'échapper aux remontrances et aux arbitrages du Saint-Père. (Ces arbitrages, cependant, ne devaient pas être si mauvais, puisque, de nos jours, nous avons vu un puissant empereur protestant y avoir recours et s'y soumettre en tous points!)

Réforme, se lia avec les premiers partisans de Luther, et, dès 1532, il en propageait chaudement les doctrines à Paris. Poursuivi à cet effet, il se réfugia d'abord à Angoulême, puis à Nérac, près de Marguerite de Navarre, qui protégeait ouvertement les Protestants.

Calvin était plus radical et intolérant que Luther. Aussi créa-t-il bientôt une secte dissidente dans la Religion naissante. Nommé à Genève, en 1536, professeur en théologie de la susdite Religion, il en fut expulsé deux ans après, à cause de son exaltation et de son extrême rigorisme.

Rappelé dans la même ville en 1541, il y devint tout-puissant. On l'appelait « le pape de Genève ». Il prétendait tout changer, tout réformer, les mœurs comme la religion!

Il ne souffrait pas la moindre contradiction, la moindre opposition; il fit brûler vif un Italien, un nommé Gentili, et un autre malheureux nommé Servet, pour avoir attaqué la Trinité, que lui, Calvin, avait daigné retenir!

C'est bien à Genève que le Calvinisme a pris naissance en 1536, pour se répandre de là dans quelques cantons de la Suisse, en Hollande, en Angleterre, en Écosse, et puis enfin pénétrer en France, où il fut combattu par les rois François Ier, Henri II, François II, Charles IX et plus tard par leurs successeurs, quand il y eut des levées de boucliers dans le Midi.

M. le général Ambert, dans son bel ouvrage sur le connétable de Montmorency, parle de ces deux ennemis du Catholicisme, et fait les réflexions suivantes :

« Si le pape Léon X avait chargé les Augustins, au lieu des Dominicains, de « distribuer des indulgences en Allemagne, Luther fût demeuré professeur catho- « lique de Wittemberg.

« Si le connétable de Montmorency avait accordé un prieuré à Calvin, celui-ci « n'eût pas attaqué l'Église de Rome. »

L'intérêt personnel et mondain de deux hommes a fait couler des torrents de sang, porté le trouble dans les consciences et condamné les siècles aux guerres et aux révolutions.

Depuis l'origine du christianisme, des hérésies s'étaient produites sans altérer l'ordre politique. Il n'en fut pas ainsi du Protestantisme. Dès le premier jour l'autorité fut en péril, et, chose singulière, les dépositaires de l'autorité, les princes, les nobles, les magistrats, même quelques prélats, furent les premiers et les plus ardents à déserter l'Église catholique.

Dans les autres classes de la société, paysans, bourgeois, seigneurs, l'engouement était surtout causé par des rivalités de familles, des haines de personnes. Tel, qui dans un village n'était pas bien avec son curé ou avec un voisin catholique, se jetait à corps perdu dans la Réforme. Pour d'autres, c'était la perspective du pillage des églises et des couvents, avec le partage des propriétés du clergé!

C'est ainsi qu'en France, et dans le Midi surtout, les prédicants novateurs eurent un grand succès; puis ils voulurent avoir, non seulement la liberté, mais même des privilèges; bien plus, ils rêvèrent d'accaparer le roi; de là ces déchirements intérieurs qu'on a nommés « les guerres de Religion ».

L'ANNÉE 1562

II

L'EUROPE, ET LA FRANCE EN PARTICULIER, EN JANVIER 1562.

La Religion réformée, avec ses sectes, déjà très tranchées, était de toutes parts menaçante et armée contre le catholicisme. Elle était maîtresse dans une partie de la Suisse, dans presque toute l'Allemagne du nord, en Danemark, en Suède, en Norvège, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Écosse.

En France, l'orage grondait partout. Les provinces étaient en feu. Dans le Midi, des collisions journalières ensanglantaient déjà plusieurs points. Il était aussi dangereux pour les curés des paroisses de célébrer la messe, que pour les prédicants de tenir leurs assemblées ou prêches!

A la cour, plusieurs partis étaient en présence : d'abord celui du connétable Anne de Montmorency, qui fut la grande figure du seizième siècle. Capitaine fameux, diplomate habile, administrateur rigide, il avait gagné de nombreuses batailles à la France, et rétabli l'ordre administratif. Il était grand-maître de France et connétable, c'est-à-dire le premier après le Roi.

Luttant contre lui, s'élevaient les princes lorrains, dont le duc François de Guise, homme également d'une grande valeur, était le chef. Le connétable, voulant conserver intacte l'autorité royale et assurer la couronne aux princes français (car les princes lorrains ne cachaient pas leurs idées ambitieuses), fit appel aux princes du sang : Antoine de Bourbon, roi de Navarre (le père de Henri IV), lieutenant général du royaume pendant la minorité du Roi, depuis 1561; Louis de Bourbon, prince de Condé; le cardinal de Bourbon, Louis de Montpensier, et le prince de la Roche-sur-Yon.

Enfin, les Protestants.

Entre ces trois partis, la Reine mère, l'Italienne Catherine de

Médicis, veuve du roi Henri II, appliquait largement la vieille devise de sa maison : *Divide ut regnes* (Divise pour régner). Si ces partis n'avaient pas existé, elle les eût fait éclore par les intrigues que son esprit fin et rusé savait ourdir autour d'elle; mais comme cet esprit manquait de la conception puissante et tenace qui n'appartient qu'au génie, ces intrigues, réduites à des proportions pitoyables d'intérêt personnel, n'amenèrent jamais que de désastreux résultats!

Italienne et Médicis, Catherine avait tous les défauts de sa nationalité et de sa race; aussi l'histoire nous en a-t-elle légué un lugubre portrait.

Le prince de Condé se jeta dans la Réforme, ainsi que son frère et le prince de Portian. Alors le connétable de Montmorency, voyant non seulement la religion menacée de ce côté, mais encore l'autorité du roi attaquée (car, nous l'avons dit plus haut, le mouvement calviniste était bien plus politique que religieux), sacrifia ses aspirations au bien du pays. Il se rapprocha loyalement du duc de Guise, qui était fervent catholique, et, avec le maréchal de Saint-André, forma ce que l'on a appelé le triumvirat.

Le fameux Colloque de Poissy, du 9 septembre 1561, n'avait produit d'autre résultat que de donner aux Huguenots (c'est ainsi qu'on appelait en France les Calvinistes ou Réformés) une hardiesse nouvelle; ils organisèrent des prêches partout, même à Paris!

Il y en avait deux, dont un près de l'église de Saint-Médard. Un jour de fête, il y eut une querelle, à propos des cloches que l'on sonnait pendant le prêche. Les portes de l'église furent enfoncées; les Huguenots, conduits par d'Andelot (frère de l'amiral de Coligny) et par Théodore de Bèze, se ruèrent sur les assistants; les statues furent brisées; les vases et ornements sacrés, pillés et emportés; des prêtres, blessés et sanglants, emmenés et promenés dans Paris!... Mais c'était trop, le peuple était exaspéré, car il restait fidèle à la religion catholique. On fit une enquête et quelques-uns des fauteurs furent pendus.

L'année 1562 commençait donc dans de tristes conditions, mais il n'y avait plus que deux partis, les Catholiques et les Huguenots. Catherine de Médicis allait de l'un à l'autre!

Déjà le triumvirat (le Connétable, le duc de Guise, et le maréchal de Saint-André), ainsi qu'un grand nombre de seigneurs catholiques, dégoûtés des tergiversations de la Reine mère, avaient quitté Paris. C'était une faute, dont les Huguenots profitèrent.

L'amiral de Coligny, appuyé par le chancelier de l'Hôpital, et même par M^gr^ de Montluc, évêque de Valence, qui penchait vers la conciliation, obtint le fameux édit du 17 janvier qui reconnais-

sait implicitement la Religion réformée et en accordait le libre exercice, dans des prêches ou temples construits en dehors des villes (1), mais où la sécurité leur était garantie.

En échange, on devait restituer aux églises catholiques tout ce qui leur avait été enlevé et les respecter à l'avenir.

Les Huguenots s'empressèrent de profiter des avantages qui leur avaient été accordés, mais ne firent aucune restitution, et les prêtres continuèrent à être molestés et persécutés par eux, surtout dans le Midi.

Le Parlement de Paris ne ratifia cet édit qu'au mois de mars. Les triumvirs refusèrent de le signer.

Dans le même temps, le roi de Navarre, qui jusque-là avait fait cause commune avec la Reine mère, se sentant menacé par le roi d'Espagne et ne pouvant se faire aux fluctuations de la politique tortueuse de Catherine de Médicis, se sépara d'elle.

Celle-ci, voyant que le terrain manquait sous ses pieds, se tourna tout à fait vers le prince de Condé; elle alla même jusqu'à charger l'amiral de Coligny de savoir ce que chaque église réformée pourrait fournir d'hommes, en cas d'une guerre faite par les étrangers à cause de la Religion.

L'irritation des Catholiques contre Catherine de Médicis fut à son comble et les Protestants, connaissant ses ruses et ses perfidies, se tinrent sur la réserve.

Le connétable et le roi de Navarre, lieutenant général du royaume (lequel, bien qu'appartenant à la Religion réformée, voyait avec un profond regret cette marche des affaires), appelèrent le duc de Guise, alors en Lorraine. Celui-ci se mit en route avec un certain nombre de gentilshommes, deux compagnies de gens d'armes et une suite nombreuse.

(1) C'est peut-être l'origine de la grange de Nuisement, dont il reste encore un pignon et le puits construit dans l'intérieur. C'était une grange immense, avec deux bas-côtés. Si elle n'a pas été construite exprès pour les prêches, elle a servi aux premières assemblées des Huguenots.

Elle a été démolie vers 1868. Le bâtiment neuf, rebâti avec les matériaux sortant de cette grange, a reçu des obus prussiens le 17 novembre 1870, et plus tard a été en partie détruit par un incendie!

C'est dans cette grange que les chefs catholiques s'étaient probablement concertés, le 19 décembre 1562, avant de se porter en avant entre Blainville et l'Épinay. Dans tous les cas, le soir de ce jour mémorable, elle a abrité, dit-on, le duc de Guise et le prince de Condé prisonnier, qui, tous deux, auraient partagé le même souper et le même lit. — Toutefois, d'après un autre chroniqueur, ce serait chez un paysan nommé Gauthier, que ces deux illustres personnages auraient passé la nuit.

Vers la fin de février, il se trouvait à Vassy, où un prédicant extrêmement violent, arrivé récemment de Genève, tenait, dans une grange située dans un coin de la ville, des assemblées de réformés, ou prêches, de plus de 2.000 personnes.

Le duc de Guise espérait que sa seule présence ferait cesser un état de choses qui lui était très pénible; mais il n'en fut rien, et les réunions eurent lieu comme pour le narguer. Des gens de sa suite voulurent, par curiosité, pénétrer dans la grange. L'accès leur en fut interdit, et, comme ils insistaient, il en résulta un certain tumulte, dont le duc de Guise fut aussitôt averti.

Il fit dire alors au prédicant, par le jeune de la Brosse, lieutenant de ses gardes, de venir lui parler; mais cet officier étant entré à cheval dans la grange, les portes furent refermées et il se trouva prisonnier.

Le duc de Guise, craignant qu'il n'arrivât malheur à son jeune lieutenant, courut à cette grange, où il trouva ses gens aux prises avec les Huguenots. S'étant avancé entre les deux partis pour faire cesser la collision, il fut atteint par une pierre, qui lui mit le visage en sang. A cette vue, ses serviteurs et ses hommes d'armes, le croyant grièvement blessé, se ruèrent sur la grange, enfoncèrent les portes, et, se servant de leurs armes, tuèrent 50 à 60 Protestants et en blessèrent environ 200, disent les chroniqueurs. Le reste se sauva avec le prédicant, cause première et auteur de tout le mal.

C'est cette échauffourée que l'on a appelée *le massacre de Vassy!* D'après l'histoire enseignée actuellement, tous les Huguenots auraient été passés au fil de l'épée, ce qui est loin d'être exact, comme on vient de le voir.

Cette affaire, très regrettable et très regrettée par le duc de Guise lui-même, qui avait tout fait pour l'empêcher, provoqua de la part du prince de Condé, de Théodore de Bèze, et des autres chefs, de violentes protestations, qui, froidement accueillies par le roi de Navarre, amenèrent une rupture!

Le prince de Condé et les siens sortirent de Paris, où le connétable, s'étant réuni au prince lorrain, fit brûler une chaire huguenote, en représaille du sac de l'église de Saint-Médard.

La situation était d'autant plus critique et tendue que les Réformés avaient des coreligionnaires dans toutes les administrations, surtout dans les finances; bon nombre de gouverneurs des villes étaient avec eux, ou laissaient faire par crainte; car les tergiversations de la Reine mère étaient connues, et paralysaient les meilleures intentions. On ne pouvait savoir, la veille, qui serait au pouvoir le lendemain.

Il en était de même pour les juges, et il arrivait souvent que pour une affaire où les Catholiques avaient été victimes, c'étaient eux cependant qui étaient condamnés.

Le prince de Condé, ayant quitté Paris, ainsi qu'il vient d'être dit plus haut, après avoir protesté contre l'affaire de Vassy, et parce qu'il ne se sentait pas assez fort pour soutenir la lutte, se rendit à la Ferté-sous-Jouarre, dont il était seigneur, et s'occupa activement d'y rassembler un grand nombre de troupes.

De son côté, Catherine de Médicis, gênée à Paris par la présence des triumvirs et craignant de ne pas avoir assez de facilités pour négocier avec les Huguenots, emmena le Roi à Fontainebleau. Elle s'était entendue avec le prince de Condé, qui devait venir la rejoindre avec ses troupes et lui servir de garde. Mais les triumvirs veillaient, et ils ramenèrent presque de force, à Paris, non sans avoir à repousser les attaques des Huguenots, le Roi et la Reine mère, dont les machinations furent déjouées encore une fois.

Le prince de Condé, furieux de voir avorter ses projets, alors qu'il se croyait si près de réussir et de s'emparer du pouvoir qu'il avait rêvé; voulant, en outre, utiliser les armements qu'il avait faits, se décida à la guerre, d'autant plus que, de Paris, Catherine de Médicis, exclue des conseils et privée d'autorité par les Triumvirs, lui avait écrit de venir la délivrer.

Il s'empara d'abord d'Orléans par surprise. Il s'était transporté devant cette ville avec ses compagnies de gens d'armes, traversant avec la rapidité de la foudre des pays très calmes, dont les habitants ne comprenaient rien à ces mouvements de guerre si extraordinaires.

Les Huguenots avaient de nombreux affidés dans la place, et Dandelot, qui était dans les environs avec 300 chevaux, y avait fait entrer des hommes à lui. Sachant que le prince de Condé, qu'il avait fait prévenir, arrivait avec 2.000 à 3.000 chevaux, il attaqua l'une des portes, et il en était aux mains avec la garnison, lorsque le renfort amené par le prince rendit les Protestants maîtres d'Orléans, avant l'arrivée de M. d'Estrées, grand maître de l'artillerie, envoyé pour secourir le gouverneur, qui fut chassé par les Huguenots. Ceux-ci firent alors d'Orléans leur centre et leur place d'armes.

Le prince de Condé écrivit à toutes les églises réformées de lui envoyer des hommes et de l'argent, et en peu de temps il entra en campagne avec une véritable armée. C'était en mai 1562. La guerre éclatait partout!

Bourges, Tours, Angers, Poitiers, Bordeaux, le Havre, tombent entre les mains des Huguenots. Partout les églises sont pillées, les

religieux et les religieuses, chassés de leurs couvents et traqués sans merci. — Les sépultures sont violées, les restes du pape Clément V, du roi Louis XI et de la reine sa femme sont déterrés et brûlés; partout des excès abominables appellent des représailles terribles de la part des Catholiques.

Le roi de Navarre, lieutenant général du royaume, ne restait pas inactif, lui non plus. Il donnait des ordres et mettait des garnisons dans toutes les villes qui pouvaient être menacées (1).

Le prince de Condé, pour s'excuser de tous ses méfaits, pu-

(1) Nous pouvons, pour ce qui concerne Dreux à ce sujet, mettre sous les yeux des lecteurs deux lettres du roi de Navarre, qui sont extrêmement intéressantes :

« Antoine par la grâce de Dieu, Roi de Navarre. Lieutenant Général, représentant la personne du Roi, Monseigneur, pour tous ses royaumes, pays et terres de son obéissance, à nos chers et bien amés les manants et habitants de la ville de Dreux, salut.

« Ayant avis pour la sûreté de votre ville et des passages qui sont ès environs et pour autres causes et considérations concernant le service de Sa Majesté, envoyons une cornette de chevau légers en votre ville pour y tenir garnison. Nous voulons et vous mandons en vertu des pouvoirs à nous donnés, que vous receviez la cornette, dont a charge notre cher et bien aimé le sieur du Bellay, à laquelle nous avons commandé entrer en votre ville et y tenir garnison, tant que par Monseigneur ou nous, autrement en soit ordonné, si vous commandons et expressément enjoignons que vous ayez à leur fournir logis, vivres, foin, pailles, fourrages et autres choses nécessaires, en payant par eux, raisonnablement, suivant l'ordonnance, de quoi ne faites faute.

« Donné à Paris le 16e jour du mois de May 1562.

Signé : « ANTOINE. »

Il paraît que déjà au seizième siècle, comme au dix-neuvième, l'Administration municipale était peu disposée à voir venir les garnisons, ainsi que le témoigne la lettre suivante, adressée encore par le roi de Navarre, lieutenant général du royaume, à ses chers et bien amés, les manants et habitants de la ville de Dreux.

« Chers et bien amés, nous avons entendu par ces porteurs la difficulté qui vous moult à recevoir la compagnie de chevau-légers du sieur de Bellay. Or, pour que c'est chose qui importe trop pour le service du Roy, qu'il soit pour quelque peu de temps en votre ville. Vu mêmements que nous avons su aujourd'hui, que ceux d'Orléans marchent, nous vous prions et néanmoins mandons et expressément enjoignons que vous ayez à recevoir icelle compagnie, attendu que ce n'est pas pour vouloir fouler, ou autrement charger, mais pour votre sûreté et deffense et le service de Sa Majesté, de laquelle nous vous estimons trop bons et fidèles sujets pour y faire faute, vous priant et ordonnant de rechef, de faire si bon guet et donner si bon ordre de votre côté, que vous vous gardiez de surprise, à ce que ceux dudit Orléans ne puissent rien attenter sur vous, ce qui sera à Sa Majesté service très agréable et à nous très singulier plaisir.

« Donné à Paris le 27 de May 1562.

Signé : « ANTOINE. »

Et au bas : « BONARCORSY. »

bliait partout qu'il agissait ainsi pour délivrer le Roi et la Reine mère; ceux-ci, de leur côté, se trouvant au milieu des Catholiques, protestaient publiquement, assurant qu'ils étaient parfaitement libres.

On était au mois de juin 1562, et la Reine, dans le but de faire cesser un état de choses aussi désastreux, entama avec le prince de Condé personnellement, des négociations sérieuses. Celui-ci consentit à signer la paix, à la condition que le duc de Guise et le connétable de Montmorency seraient éloignés de la cour. Ceux-ci acquiescèrent. — Moyennant quoi le prince s'engagea à quitter la France avec ses troupes.

Mais ses capitaines, dans un conseil, protestèrent contre cette clause et refusèrent d'y adhérer. On comprend qu'ils préféraient une guerre, où le pillage des trésors et des ornements des églises était autorisé, sinon ordonné. Les hostilités furent donc reprises avec plus d'acharnement que jamais.

En présence de ces faits, l'amiral de Coligny, le prince de Condé, et tous les Huguenots, furent déclarés par le Parlement de Paris coupables de rébellion et de lèse-majesté; toutes les troupes royales marchèrent résolument contre eux, et bientôt les choses changèrent de face, d'autant plus que beaucoup de gentilshommes, voulant rester fidèles au Roi, se séparèrent du prince.

Le maréchal de Saint-André leur reprit Poitiers; le roi de Navarre leur enleva Bourges, Blois, Tours, puis il passa en Normandie où les Huguenots occupaient encore Rouen, le Havre et Dieppe, attendant toujours les secours que la reine d'Angleterre devait leur envoyer.

Le 28 septembre, toute l'armée royale, conduite par le roi de Navarre, le duc de Guise et le connétable de Montmorency, vint mettre le siège devant la ville de Rouen. Le Roi, la Reine mère et toute la cour se rendirent au camp. Le duc de Guise voulait enlever la ville d'assaut dès le lendemain. On s'y opposa pour éviter le pillage. Le siège dura presque un mois, et la place, prise le 25 octobre, fut mise à sac malgré les efforts des chefs pour la préserver.

Le roi de Navarre avait été blessé le 15 octobre d'une balle dans l'épaule, il fut transporté par eau aux Andelys, où il mourut le 17 novembre suivant; il n'avait que quarante-quatre ans. Son fils Henri, depuis Henri le Grand, lui succéda.

Cependant Rouen, Dieppe et Caen, sont repris par les Catholiques; mais la guerre dure toujours, plus terrible encore et plus sanglante, dans le centre et le midi de la France. Montluc, avec les Catholiques et un secours de plusieurs milliers d'Espagnols d'un

côté; des Adrets, avec les Huguenots et des bandes d'Allemands de l'autre, ont laissé de sinistres souvenirs de massacres, de pillages et d'incendies.

Toutefois les Huguenots ont partout le dessous, et la bataille de Vère, en Périgord, où Montluc les défait complètement et où ils perdent 2.000 hommes, achève de les décourager.

L'ANNÉE 1562

III

SIÈGE DE PARIS PAR L'ARMÉE PROTESTANTE.

Le prince de Condé s'était resserré et fortifié dans Orléans, dont il avait fait son quartier général et sa principale place d'armes, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Dans les premiers jours de novembre, il reçut 1.500 hommes de pied et 1.000 chevaux, échappés à la défaite de Vère; ils étaient conduits par MM. de Duras et de la Rochefoucauld (1). Le 6 du même mois, d'Andelot, qui avait été en Allemagne lever des troupes, arriva avec 3.000 reîtres et 4.000 lansquenets. Il avait été retardé et inquiété dans sa marche par le duc de Nevers et le maréchal de Saint-André, qui l'avaient côtoyé sans toutefois oser l'attaquer, car ils n'avaient pas d'ordres précis, et ils étaient toujours en défiance des manœuvres et des intrigues de la Reine mère. Ils craignaient d'être désavoués par elle!

Le prince de Condé ayant reçu ces renforts et comprenant combien il était important de relever par quelque coup d'éclat son parti, découragé et battu sur tous les points de la France, se décida à prendre la campagne.

Il s'empara d'abord de Pithiviers, où il trouva des approvisionnements pour ravitailler Orléans, puis il prit Étampes. De là, il voulait marcher directement sur Paris, pour tenter de s'en emparer par un coup de main, avant que l'armée catholique n'ait eu le temps de s'y jeter; mais son conseil fut d'un avis contraire et le força, pour ainsi dire, afin d'être maître du cours de la Seine, à aller mettre le siège devant Corbeil, où il perdit plusieurs jours.

Pendant ce temps, le maréchal de Saint-André était entré dans Paris avec ses troupes, et de leur côté le connétable et le duc de

(1) Familles existant encore, mais revenues à la religion catholique.

Guise, apprenant les mouvements menaçants des Huguenots, s'étaient hâtés d'accourir de Normandie, avec toutes les forces disponibles; en sorte que la capitale possédait des renforts suffisants, et qu'on avait eu le temps de barricader les faubourgs.

La Reine mère était inquiète; elle craignait des pillages à l'intérieur de Paris; d'autre part, le roi de Navarre étant mort, la lieutenance générale du royaume appartenait, par le droit des anciens usages, au prince de Condé, son frère. Le connétable lui-même, scrupuleux observateur des coutumes, et respectueux envers tous les princes du sang, semblait être pour celui-ci. La Reine lui écrivit et il eut une entrevue avec le connétable de Montmorency. Il amena même son neveu le duc de Nevers, que le connétable désirait voir.

Malgré ces pourparlers, les Huguenots avançaient toujours, et le 25 novembre, ils attaquèrent le faubourg Saint-Victor, jetant une panique si effroyable parmi les habitants de la ville un peu rapprochés de ce faubourg, que plusieurs malades moururent de peur.

Cette attaque, repoussée victorieusement, ne fut pas renouvelée.

Toutefois le prince prit ses quartiers d'investissement. L'amiral de Coligny était à Arcueil; le prince de Portian à Gentilly; Genlis à Montrouge; les reîtres à Cachan, et l'infanterie dans la plaine entre Montrouge et Vaugirard.

Mais les opérations du siège se bornèrent à quelques escarmouches de cavalerie et à quelques coups de canon pour effrayer les habitants.

Le 2 décembre, des pourparlers pacifiques furent entamés de nouveau. La Reine mère en personne, accompagnée du connétable de Montmorency, du prince de la Roche-sur-Yon, et autres, se rencontra en dehors du faubourg Saint-Marcel, avec le prince de Condé, l'Amiral, Genlis, Grammont et Esthernay. On y formula différentes propositions, qui ne furent acceptées ni d'un côté ni de l'autre. L'amiral surtout désirait la continuation de la guerre, et après plusieurs jours de suspension d'armes, chaque parti se retrouva en présence comme avant. Seulement les Catholiques avaient complété les défenses de la ville et des faubourgs, et avaient reçu un renfort de 3.000 hommes de pied, Espagnols, qui après avoir traversé toute la France, en aidant sur leur chemin à faire rentrer villes et contrées sous la domination royale, avaient pénétré dans Paris, en faisant un long détour, pour éviter le camp protestant, guidés par M. de Sansac, chevalier des ordres du Roi, qui (1) avait été envoyé à cet effet au-devant d'eux.

(1) La famille Prevôt de Sansac de Traversay existe toujours. L'un de ses

Le prince de Condé voulut encore tenter le sort des armes et dirigea une attaque de nuit contre le faubourg qui se trouvait devant lui, mais il fut repoussé vigoureusement. Il reconnut alors la faute qu'il avait faite de pas se porter immédiatement sur Paris; il n'était plus en force et il avait été abandonné par M. de Genlis, qui, blessé de ce qu'on n'avait pas accepté les propositions de paix, avait fait sa soumission au Roi.

Dans ces conditions, affaibli et manquant d'argent pour payer ses Allemands, il ne songea plus qu'à gagner la Normandie, pour se rapprocher du Havre, et y recevoir les secours en hommes, chevaux et argent, envoyés par la reine d'Angleterre, à qui il avait eu l'infamie de promettre une partie de la Normandie et la ville de Calais, avec le pays environnant.

Le camp protestant fut levé le 10 décembre au matin, et toute l'armée du prince et de l'amiral prit le chemin de la Normandie, en passant par Sceaux, Palaiseau, Limours, etc., etc., ainsi qu'on le verra au chapitre suivant.

Ce fut alors seulement que les Parisiens s'aperçurent qu'ils avaient été réellement assiégés, en voyant les incendies allumés par les Huguenots dans leurs quartiers au moment de leur départ. Montrouge, Vaugirard, Arcueil, Cachan et Pont-Antony, furent réduits en cendres. Les commandants militaires avaient si bien pris leurs mesures, et avaient établi dans Paris un tel ordre, que les affaires judiciaires, commerciales et autres, n'avaient pas été arrêtées un seul instant!

membres, M. de Sansac de Traversay est colonel du 82e régiment d'infanterie, à Montargis.

L'ANNÉE 1562

IV

MARCHES ET POSITIONS DES DEUX ARMÉES AVANT LA BATAILLE.

Dès que la Reine mère apprit le départ du prince de Condé, elle donna mission au connétable, au duc de Guise et au maréchal de Saint-André de le suivre avec toutes les troupes dont ils pouvaient disposer. En même temps, on prit les mesures de précautions et de prudence nécessaires, en avertissant les villes qui pouvaient être menacées, et en y mettant des garnisons suffisantes, ainsi que le prouvent les deux lettres ci-jointes (1).

Les Triumvirs promirent de se mettre en campagne aussitôt qu'ils seraient prêts, et dès le 12, en effet, l'armée royale sortait de Paris. Elle était forte de 16.000 hommes de pied, 2.000 chevaux seulement et 22 canons.

L'avant-garde était sous la conduite du maréchal de Saint-André; mais, en réalité, c'était le duc de Guise qui la commandait. S'il n'en

(1) Copie d'une lettre adressée de Mantes par Loys de Bourbon, duc de Montpensier, aux officiers municipaux et habitants de Dreux :

« Messieurs, ayant à mon arrivée en ces lieux, reçu avertissement du Roy et de la Reine, que le camp de nos ennemis était délogé de devant Paris et prenait le chemin de Chartres, j'ai pensé qu'ils pourraient bien faire une surprise sur votre ville, et user d'une entreprise ou tromperie, s'il n'y était sagement et diligemment pourvu; à cette cause, Messieurs, je vous prie avoir l'œil si ouvert et employer tant de vos vertus à la conserver à l'obéissance de Sa Majesté, que s'il survient affaire, votre fidélité soit connue, comme la nécessité du temps et la bonté de notre querelle le mérite, ce qui me fait espérer que vous vous maintiendrez en le devoir, c'est que nos ennemis n'ont aucune artillerie pour faire ouverture de vos portes et murailles, et que d'ailleurs notre armée sera toujours si près d'eux qu'on ne leur donnera jamais loisir de forcer ceux qui voudront tant soit peu se défendre, par quoy, Messieurs, je vous prie encore un coup, ne leur laisser aucun moyen de se prévaloir contre vous, mais en tout ce qu'il sera possible de les incommoder et endommager, soit en leur ôtant les vivres, de même que les autres choses dont

avait pas le commandement officiel, c'est qu'il voulait éviter avant tout de se trouver sous les ordres du connétable.

Cette avant-garde comprenait :

Sous les ordres directs du duc de Guise : 350 gendarmes (1),
150 volontaires..... 500 chevaux.

ils se pourraient accomoder, et ayant bonne espérance, si vous n'y oblirez rien, je vais prier Dieu, vous donner, Messieurs, sa sainte et digne grâce.

« Fait à Mantes ce 11e jour de décembre 1562.

« Je suis bien fort voustre,

Signé : « Loys de Bourbon. »

« Messieurs, je vous prie de faire faire raison à deux soldats du....., de deux chevaux qu'on leur a dérobés. »

Autre lettre dont la signature a été dessinée d'après nature, mais est illisible, — adressée également à Messieurs les officiers, manants et habitants de Dreux.

« Messieurs, j'envoie Monsieur de Faverolles, présent porteur, vers vous, lequel vous fera entendre les compagnies qui ont été ordonnées pour mettre dedans votre ville, pour la garde et deffense d'icelle, afin que vous ne fassiez faute de les y recevoir, ny arrêter sur excuse quelle qu'elle puisse être, pour ce que s'il advenait faute y a moyen, l'on s'en prendrait à vous, partant ne faillez nonobstant toutes lettres ou mandements que vous aurez eu contraire de les recevoir, et d'y faire obéir le dit sieur de Faverolles suivant le pouvoir que devant lui a été dépêché, et comme déjà fait a été comme vous savez. M'assurant que vous n'y ferez faute, je ne vous ferai pas la présente plus longue, priant Dieu vous donner, Messieurs, ce que vous désirez. A Paris ce 12 décembre 1562.

« Le très entièrement votre

« Ruguadilcy. »

(1) Les gendarmes, *gens d'armes*. Les hommes d'armes formaient au seizième siècle la grosse cavalerie. Ils étaient armés de toutes pièces, et l'apparition des armes à feu portatives avait eu pour premier résultat de faire augmenter la force et par conséquent le poids des armures.

Les premiers hommes d'armes s'appelaient aussi « lances fournies ».

Voici comment les compagnies de 100 lances, créées par Charles V au quatorzième siècle, étaient composées et organisées (au nombre de 14) en 1445 par Charles VII :

1 gentilhomme ou homme d'armes, armé de la lance, l'épée et la hache ou masse d'armes ;

3 archers ;

1 coustillier, menant le cheval de l'homme d'armes avec les bagages, et marchant à pied ;

1 page ou varlet ; véritablement, écuyer.

En 1562, les gendarmes n'avaient plus leur suite, mais ils étaient toujours armés de toutes pièces. Les jambes étaient recouvertes de plaques en fer moulées sur le corps et appelées jambières ou jambards, puis les cuissards pour protéger les cuisses, les brassards pour les bras, les gantelets articulés pour les mains, la cuirasse double pour le corps, le casque à visière pour la tête. Une plaque de fer, placée au côté droit de la cuirasse, servait à porter la lance et s'appelait faucre. — Le casque était réuni à la cuirasse par le hausse-col ou gorgerin, ou gorgerette,

Sous les ordres directs du maréchal de Saint-André : chevau-légers (1), 6 cornettes ..		300 chevaux.
— directs de MM. d'Amville et d'Aumale : gendarmes		350 —
14 enseignes espagnoles.....	2.500	
11 enseignes lansquenets allemands (2)	3.000	
22 enseignes de vieux soldats français (Gascons)	2.000	
Enfants perdus (3).....	500	
Plus, 14 canons.....		

Le corps de bataille était commandé par le connétable et comprenait :

Sous les ordres directs du connétable : 12 compagnies de gendarmes		600 chevaux
— directs de M. de Sansac : 3 cornettes de chevau-légers.....		250 —
22 enseignes suisses.....	6.000	2.000 chevaux.
17 enseignes, régiments de Bretagne et Picardie ..	2.000	
	16.000	

L'armée protestante était forte de 9.000 hommes de pied et 4.500 chevaux, dont 3.000 reîtres (4) amenés d'Allemagne par M. d'Andelot et 1.500 à 1.600 cavaliers français.

la cuirasse aux cuissards, par les tassettes, formant quatre rangs de plaques, qui descendaient de la cuirasse jusqu'à mi-cuisse. Les cuissards étaient réunis aux jambards, par une pièce articulée appelée genouillère, et les épaulières rattachaient les brassards à la cuirasse. Les armes offensives étaient la lance, l'épée et la hache d'armes ou la masse d'armes.

(1) La cavalerie légère (ou chevau-légers) avait encore quelques parties d'armures; sur la tête une salade (casque sans crête, avec ou sans visière), le hausse-col et le hallecret, sorte de cuirasse ou justaucorps, garni de bandes d'acier articulées, avec des tassettes protégeant les cuisses, des brassards et des gantelets de fer.

Elle avait la lance, l'épée large, et la hache à l'arçon de la selle. Elle commençait aussi à avoir le long pistolet. Quand elle avait la lance, elle combattait sur un seul rang, comme les gendarmes, mais quand elle avait le pistolet, elle se formait sur plusieurs rangs, et chargeait à la manière des reîtres, dont il sera parlé plus loin.

(2) Lansquenet, ou en allemand *Lands-Knecht*, littéralement, *du pays valet* ou *serviteur*, était le nom de cette infanterie, si renommée pour sa valeur (disent les auteurs des recherches sur la force de l'armée française depuis Henri IV) et aussi pour son amour du pillage. Ils ne furent employés dans nos armées qu'à partir du règne de Charles VII.

(3) Enfants perdus, sortes de compagnies de francs-tireurs qui combattaient à la débandade ou pour mieux dire en tirailleurs. Ils étaient tous armés d'arquebuses.

(4) Les reîtres étaient les gendarmes allemands. Leur dénomination venait de *Reütter*, servants anoblis des chevaliers, ou *Ritter*. Ils étaient armés de pistolets, et formaient de gros escadrons de 16 rangs de profondeur. Ils étaient armés de longs pistolets et chargeaient au trot sur leurs ennemis. Arrivés à portée, le premier rang faisait feu, et démasquait aussitôt le second rang, pour aller se reformer en arrière et recharger les armes; il en était ainsi pour les autres rangs successivement.

Sous les ordres du prince de Condé.....	400 gendarmes.	400 chevaux.	
— de MM. l'Amiral et le prince de Portian.....	500 gendarmes.	500	—
— de M. de la Rochefoucauld.	300 gendarmes.	300	—
— de MM. de Mouy et d'Avaray.....	200 gendarmes.	200	—
— de M. de la Curée.....	200 (1) argoulets.	200	—
		1.600 chevaux.	

L'infanterie se composait de 4.000 lansquenets amenés par M. d'Andelot, 5.000 soldats français et quelques enfants perdus, plus 5 canons.

L'amiral de Coligny conduisait l'avant-garde où l'on avait mis les Allemands, afin qu'ils eussent les meilleurs logements.

D'après les chroniqueurs, cette armée, en quittant Paris, alla camper à Palaiseau ; et comme une armée en marche ne peut guère faire que 3 à 4 lieues par jour, il est évident que Mézeray est dans le vrai en disant que le 11 elle couchait à Limours, où la duchesse de Valentinois (Diane de Poitiers) avait eu une maison de plaisance.

Le 12, elle était à Saint-Arnould, le 13 à Ablis, le 14 à Gallardon, qui était enlevé et pillé. Il est probable que l'armée séjourna en cet endroit et ne le quitta que le 15 au matin.

Ici les chroniqueurs mentionnent que le Prince se dirigea sur Chartres. Avait-il l'intention de s'en emparer? L'histoire ne le dit pas, mais il est probable qu'il voulait au moins faire une sommation. Seulement, sachant l'armée royale à sa poursuite, il dut craindre d'être pris entre deux feux, et pour ce motif sans doute, peut-être aussi à cause d'une proposition concernant Dreux, il se décida à changer de direction.

Il remonta alors vers le nord-ouest, en passant l'Eure à Jouy probablement. Il est même à présumer qu'il y campa, à cause de sa nombreuse cavalerie qui nécessitait le voisinage des cours d'eau.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on retrouve l'armée protestante le 17 à Néron et à Ormoye, à 6 kilomètres de Nogent-le-Roi, et à 5 de Maintenon.

(1) Les argoulets étaient des cavaliers armés à la légère, ayant pour armes défensives un cabasset, casque sans visière, et une cuirasse ; pour arme offensive, ils avaient l'épée large, une masse d'armes à l'arçon gauche, et à l'arçon droit, une arquebuse de deux pieds et demi de long dans un fourreau de cuir bouilli.

Ils servaient de batteurs d'estrade ou d'éclaireurs, c'est-à-dire qu'ils étaient chargés de faire toutes les reconnaissances. Ils combattaient ordinairement à la débandade, c'est-à-dire en fourrageurs. C'était donc par extraordinaire que le prince de Condé les avait réunis en corps sous le commandement de M. de la Curée, pour servir de cavalerie légère.

Il s'était produit un certain désordre pendant les dernières étapes, en sorte que, par suite d'une erreur des maréchaux de camp, le corps de bataille était à Ormoy, à une lieue en avant de Néron, où l'Amiral se trouvait avec l'avant-garde. Il fallut rétablir l'ordre de marche, ce qui nécessita dans ces deux endroits un séjour de quarante-huit heures, le 17 et le 18. Ce ne fut que le 19 au matin que l'armée se remit en marche.

D'après Mézeray le prince et l'amiral auraient eu encore l'idée de tenter un coup de main sur Dreux, où le nommé Baubigny-Mézières (1) prétendait avoir des intelligences. Mais l'entreprise ayant échoué dès le début, rien ne les attirait plus de ce côté. Ils s'étaient donc décidés naturellement à traverser rapidement la plaine découverte qui sépare l'Eure de la Blaise, afin de gagner, soit Blévy en passant par Châteauneuf, soit Tréon, et ensuite la Normandie qui était leur principal objectif. D'ailleurs ils se savaient côtoyés par l'armée royale; ils avaient perdu un temps précieux à Gallardon et à Néron, et ils risquaient d'être obligés de livrer une bataille qu'ils voulaient éviter.

(1) Ce Baubigny-Mézières était fils du sieur Baubigny, greffier en chef de la cour des Aides à Paris, homme très riche, qui avait prêté de fortes sommes au maréchal de Saint-André, dont il avait reçu comme gage la seigneurie de Mézières en Drouais.

Baubigny avait un fils à qui il voulait faire apprendre le métier des armes. Il l'avait placé près du maréchal. Or le père Baubigny était ambitieux, il voulait être seigneur de Mézières, dont il avait pris le titre, et il pressait le maréchal de lui céder définitivement cette seigneurie, lui faisant souvent sentir qu'il lui devait beaucoup d'argent. — Le fils se permit même d'en parler également au maréchal; mais un de ses neveux remit rudement à sa place le jeune Baubigny, en lui faisant subir un affront.

Baubigny voulait appeler le neveu du maréchal sur le terrain; ce dernier ne voulut pas le permettre, faisant valoir bien haut la distance qui séparait le jeune gentilhomme du fils du greffier.

Baubigny furieux se jeta dans la Réforme. A l'époque que nous décrivons, il avait déjà tué le jeune homme qui l'avait insulté, et il cherchait à nuire au maréchal lui-même.

Il avait alors proposé aux chefs de l'armée protestante de leur livrer Dreux par un coup de main. Il prétendait y avoir des intelligences. Son plan était de cacher quelques hommes d'élite dans une grange d'où l'on voyait parfaitement la Porte Chartraine, afin qu'au moment où on ouvrirait celle-ci, les hommes apostés pussent s'en emparer. Ils devaient être aidés, d'un côté par des forces prêtes à accourir, et de l'autre par les amis qu'on aurait dans la ville.

On lui donna les hommes qu'il désirait, et l'armée protestante se disposa à remonter vers le nord. Cela devait se passer vers le 15 ou le 16 décembre. Mais par suite d'une arquebuse qui partit par mégarde dans le bâtiment où les Huguenots étaient embusqués, l'alarme fut donnée. M. de Sourdeval, gouverneur du château, fit faire une sortie qui délogea les gens de Baubigny, et son projet devint dès lors irréalisable.

L'Amiral était comme endormi, il soutenait que l'on n'en viendrait pas aux mains. Mais le prince de Condé, moins confiant (1), avait, dès le matin du 19 décembre, expédié des courriers à ses alliés, pour avoir de nouveaux renforts tout prêts, dans le cas où il essuierait un revers. Cependant aucun avertissement, aucun ordre n'avaient été donnés, et au moment de combattre, plusieurs gentilshommes, qui n'avaient pas leurs armes défensives, durent aller à la charge comme ils étaient.

On se demandera peut-être pourquoi le Prince et l'Amiral avaient négligé d'occuper Maintenon et Nogent-le-Roi. Les raisons sont faciles à trouver; d'abord ces deux villes avaient des châteaux, qui probablement tenaient pour le Roi; ensuite ils avaient une cavalerie très supérieure à tous les points de vue à celle des Triumvirs, et ils voulaient toujours occuper, comme ils l'avaient fait, depuis leur départ de Paris, des espaces découverts, propres à l'emploi de cette arme; de plus, l'armée royale était trop près d'eux pour qu'ils s'exposassent à être attaqués dans de véritables trous, où ils risquaient d'être écrasés, faute surtout de pouvoir employer efficacement leur belle cavalerie.

L'armée royale était partie, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le 12 probablement. Elle n'avait pas l'intention de suivre l'armée protestante, mais bien de la côtoyer et de l'observer, tout en se tenant dans des pays accidentés et couverts, où la cavalerie du Prince ne pouvait rien faire, et dans lesquels, au contraire, les fantassins catholiques, beaucoup plus nombreux, avaient de grands avantages.

Il est probable que le Connétable passa par Bièvre ou Jouy, Chevreuse, Rambouillet, Épernon, d'où il pouvait facilement, au moyen de ses coureurs, connaître parfaitement tous les mouvements de l'armée du Prince et de l'Amiral, tout en occupant d'excellentes positions défensives.

La Reine mère avait témoigné la plus grande confiance aux Triumvirs au moment de leur départ. Elle leur avait dit qu'elle mettait son espoir en eux, mais que, cependant, elle ne cesserait, dans l'intérêt de la tranquillité du royaume, de travailler à amener la paix.

Les chefs de l'armée royale, connaissant la duplicité de Catherine

(1) Un chroniqueur raconte que par suite d'un songe qu'il avait eu dans la nuit du 18 au 19, il était convaincu qu'il y aurait bataille. Il s'était vu vainqueur, et couché sur les corps des trois Triumvirs! Le même chroniqueur fait remarquer que le maréchal de Saint-André fut assassiné après la bataille, et alors qu'il était prisonnier de guerre, par *Bobigny-Mézières*. Le duc de Guise, peu de temps après, fut assassiné également, par Poltrot de Méré, et enfin que le Connétable fut tué cinq ans plus tard, à la bataille de Saint-Denis.

de Médicis, n'avaient pas confiance et craignaient d'être désavoués s'ils livraient bataille aux Huguenots, comme ils en avaient le dessein, car ils n'avaient pas d'ordres formels; ils envoyèrent donc vers elle Michel Castelnau-Mauvissière, pour en obtenir un ordre écrit.

Ce messager raconte dans ses Mémoires que la Reine, éludant une réponse catégorique, lui marqua son étonnement de ce que des hommes aussi forts et aussi expérimentés que les chefs de l'armée royale fissent demander conseil à une femme et à un enfant, tout désolés de ce qui se passait; elle ajouta par moquerie qu'il fallait quérir l'avis de la nourrice du Roi. Cette femme, bien que huguenote, exposa avec son gros bon sens que, puisqu'on avait la force et les armes, et que les Huguenots ne voulaient pas entendre raison, il fallait leur livrer bataille. Catherine de Médicis ne voulut rien dire de plus. Elle déclara que la cour n'avait aucun ordre à donner aux Triumvirs, qu'ils devaient savoir ce qu'ils avaient à faire, et elle chargeait Castelnau-Mauvissière de rapporter le conseil de la nourrice.

Les Triumvirs, malgré ces réponses équivoques, résolurent de chercher l'armée protestante et de lui offrir la bataille, soit pour l'empêcher de se porter sur Dreux, soit pour l'arrêter dans sa marche vers la Normandie.

En conséquence, dès que le Prince tourna ses têtes de colonne vers le nord-ouest, l'armée royale prit la même direction sur la rive droite de l'Eure, et le 18, après une marche de 3 lieues, elle se trouva massée à Mézières en Drouais, trop tard cependant pour opérer le passage de la rivière, car il n'y avait là que trois gués et deux ponts très étroits; de plus, M. le Connétable étant indisposé, il fut décidé que l'on ferait halte à cet endroit, et qu'on ne se rendrait que dans la nuit à Nuisement, où le campement était préparé, ainsi que le prouve la lettre ci-dessous (1).

Après quelques heures de repos, à minuit et par un beau clair de lune, toutes les troupes commencèrent à passer la rivière d'Eure avec un ordre parfait, et sans aucun bruit ni de tambourin ni de

(1) « A Messieurs les officiers du Roy, Maire, Échevins, et principaux habitants de la ville de Dreux.

« Messieurs, il est besoin tout incontinent la présente reçue vous fassiez charger et mener vingt pièces de brandevin, et qu'ils soient dans ce camp dans deux heures pour le plus tard, lequel nous vous ferons payer à prix raisonnable, et à ce ne faites faute sur peine de désobéissance, priant Dieu, Messieurs, qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Du camp de Nuisement le 18 de décembre 1562.

« Les commissaires généraux des vivres des camps et armées du Roi, vos bons « amis.

Signé : « FERRÉ, de VALONIS. »

trompette, dit le chroniqueur, *afin que les ennemis n'en sentissent rien !*

A mesure que les différents corps étaient passés, ils gagnaient immédiatement le plateau et prenaient leur campement entre Nuisement et le Luat. Avant le jour, toutes les troupes, l'artillerie et les bagages, étaient sur la rive gauche de l'Eure.

L'armée royale avait alors devant elle toute la plaine découverte qui se déroule vers le sud à perte de vue, et que le Prince devait nécessairement traverser, soit pour venir sur Dreux, soit pour gagner la vallée de la Blaise, et de là, la Normandie.

Comme il n'existait pas encore d'uniformes, et que dans les deux armées il y avait malheureusement des hommes de même nationalité, l'armée royale avait adopté l'écharpe rouge, comme signe de reconnaissance, et l'armée protestante, l'écharpe blanche.

L'ANNÉE 1562

V

LA BATAILLE DE DREUX (19 décembre 1562).

Le 19 décembre 1562, à la première heure du jour, les coureurs vinrent avertir que l'armée protestante était en marche; on prétend même que l'on entendait les tambourins.

Les chefs de l'armée royale résolurent aussitôt d'offrir la bataille. Les ordres furent donnés à chaque capitaine, et les différents corps, ayant pris leurs dispositions de combat, se portèrent en avant, pour occuper une position très forte, entre l'Épinay et Blainville, position indiquée par le maréchal de Saint-André, parce qu'elle avait le double avantage de barrer la route de Dreux, si l'ennemi voulait y venir, et de mettre celui-ci en danger d'être attaqué en queue pendant un passage de rivière si, cherchant à éviter une rencontre, il tentait de gagner la Blaise et la Normandie.

Afin d'être renseignés d'une manière certaine, les trois chefs de l'armée royale envoyèrent M. de Biron reconnaître l'armée protestante, en l'approchant le plus près possible. M. de Biron ne tarda pas à faire savoir par un cavalier qu'il avait trouvé cette armée prenant le chemin de la Normandie et se dirigeant droit sur Châteauneuf (1).

Peu de temps après, M. de Biron fit de nouveau connaître que le Prince s'était arrêté et prenait des dispositions telles que, s'il n'avait pas l'intention de camper à l'endroit où il se trouvait, ce qui n'était pas probable, on aurait la bataille avant une heure.

En effet, le prince de Condé, informé par ses coureurs de la proximité et des dispositions de l'armée royale, prenait les siennes pour

(1) Nous pensons que cette direction sur Châteauneuf est un peu erronée, et que c'était plutôt sur Tréon que le Prince se dirigeait.

recevoir le choc des Catholiques, car il était trop près pour ne pas en venir aux mains.

Nous croyons qu'il serait bon, avant de relater les différentes phases de cette journée sanglante, de faire la description topographique du terrain, tel qu'il était à cette époque, du moins autant que possible, car si les formes sont restées les mêmes, les détails de la planimétrie ont été profondément modifiés.

Le terrain était beaucoup plus découvert qu'il ne l'est maintenant; presque tous les bois qui bordent actuellement la berge gauche du vallon de Maumusset n'existaient pas; c'étaient des terrains incultes. Il n'y avait qu'un boqueteau entre le moulin à vent et le village de Maumusset, deux points dont les emplacements seront décrits plus loin. C'est dans ce boqueteau que le prince de Condé fut fait prisonnier.

Il y avait aussi à l'est de Maumusset des bois assez importants, qui d'ailleurs existent encore. Ce village de Maumusset était traversé par le chemin de Blainville aux Fonvilles, et par celui de Garnay à Charpont passant par les Yeux-Bleds. Cet emplacement est indiqué par un pointillé sur la carte de l'État-Major, faite en 1835. Il y avait encore à cette époque une entrée de cave, et on trouve, tout autour, des pieds de murs de maisons et de clôtures. Le château était situé auprès et le terrain du potager est facile à reconnaître; c'est un carré de terre noire entièrement épierrée, tandis que tout autour les champs sont jonchés de cailloux; il dominait le vallon.

Le moulin à vent, dont la place nous a été révélée ainsi que nous l'expliquons dans l'Avant-propos, était situé en terrain inculte (actuellement planté de bouleaux), à 100 mètres environ du chemin des Yeux-Bleds à Maumusset, chemin qui à l'est de Maumusset s'appelle le chemin des Bouviers, et chemin des Canons entre Maumusset et la grande route actuelle de Dreux à Chartres; enfin, à égale distance du chemin de Blainville à Marville et de l'ancienne voie romaine, la maison du meunier, dont il est également question dans l'Avant-propos, était à 80 mètres environ au nord du moulin.

Le village de Blainville avançait un peu plus vers l'ouest; plusieurs maisons, dont on retrouve les pieds de mur, ont été détruites le jour de la bataille.

Le village de l'Épinay était plus ramassé, le château n'existait probablement point, et certainement le parc n'était pas encore enclos de murs.

La ferme des Boulards n'était pas encore construite, car il en eût été question dans les chroniques, et Perrissin l'eût reproduite, mais il y avait déjà là des plantations de pommiers.

Peut-être en était-il de même de la ferme des Yeux-Bleds. Dans tous les cas, les bois qui l'avoisinent aujourd'hui étaient seuls plantés; ceux qui se trouvent du côté de la route de Chartres sont plus récents. Le bois de la Vauvette et les autres petits bois de bouleaux n'existaient pas non plus.

Le spectateur placé à cette époque sur le haut de la plaine, près et en avant du village d'Imbermais, avait donc devant lui un large espace encadré par les bois des Yeux-Bleds, à gauche, et ceux de Maumusset, à droite. Au fond se dressait, parfaitement en vue, le village de Blainville, tandis que celui de l'Épinay était rendu invisible, non seulement par les bois des Yeux-Bleds, mais aussi par de légers mouvements de terrain.

En effet, l'Épinay occupe le point culminant de cette partie de plaine comprise entre les vallées de l'Eure et de la Blaise, et limitée au sud par une ligne passant par les Fonvilles, Marville-Moutiers-Brûlé et Imbermais.

Entre les villages de l'Épinay et de Blainville il y a un col, c'est-à-dire une légère dépression de terrain occasionnée par la naissance de deux vallons qui se dirigent en sens contraire : l'un, la vallée Tranchot, monte vers le nord en touchant Nuisement et Rieuville, pour aller déboucher dans la vallée de la Blaise, entre Boston et Foulonval; l'autre, les vallons de Blainville, qui se creusent vers l'ouest, pour se réunir au Ru-des-Côtes et joindre la vallée de l'Eure à Charpont.

Cette déclivité se fait parfaitement sentir dans la petite plaine qui se trouve entre Blainville et Maumusset; elle s'accentue même à mesure qu'on se rapproche du vallon, de sorte qu'une personne, même à cheval, parcourant ladite plaine, ne voit que le haut des maisons de l'Épinay, tandis que le village de Blainville apparaît en plein. Il n'est donc pas surprenant que le prince de Condé et l'amiral, regardant devant eux, perpendiculairement au vallon de Maumusset, n'aient vu que la gauche de l'armée royale, qui touchait à ce dernier village; d'autant plus que le corps de cavalerie, commandé par le Connétable en personne, débordant, faute de place, devant ledit village, se trouvait ainsi tout à fait en vue, et tirait l'œil par l'étendue de son front.

Le duc de Guise et le maréchal de Saint-André, au contraire, étaient à la droite de l'armée royale, en arrière du village de l'Épinay, cachés par les maisons et les arbres. De plus, au moment de l'attaque, ils avaient fait mettre le genou en terre à toute leur infanterie. Dans ces conditions et en raison des formes du terrain ci-dessus décrites, il est tout naturel que l'armée protestante ait

donné dans la gauche de l'armée royale seulement, — croyant l'avoir en entier devant elle, — sans même soupçonner les forces qu'elle laissait sur sa gauche à elle, puisqu'elle ne pouvait les voir, et à plus forte raison les apprécier.

Tant il est vrai que les formes du terrain ont toujours eu et auront toujours une influence considérable sur l'issue des batailles, et qu'on ne saurait jamais trop les étudier à l'avance, avec le plus grand soin.

C'est l'occupation de cette position de l'Épinay qui a permis au duc de Guise, le 19 décembre 1562, de changer en victoire, comme on le verra plus tard, la fin de la bataille de Dreux, que les Protestants considéraient au début comme gagnée pour eux.

C'est également sur la route de Chartres, à hauteur de l'Épinay, que, le 17 novembre 1870, se tenait le général en chef et l'état-major du corps d'armée allemand, fort de 30.000 hommes, qui attaquait Dreux, croyant que les troupes qui l'occupaient formaient la gauche de l'armée de la Loire.

Le même jour, vers 10 heures du matin, M. le capitaine de frégate Du Temple, qui commandait plusieurs bataillons de mobiles et 4 compagnies de fusiliers marins, déclarait, après un semblant de reconnaissance, qu'il n'y avait pas de Prussiens dans la plaine, et qu'il n'y croyait pas.

Enfin, c'est encore dans cette position, qu'en 1876, lors des belles manœuvres des 3e et 4e corps, se tenait le général Deligny, commandant en chef du 4e corps, avec une réserve d'infanterie et ses batteries de corps.

Le Connétable, le duc de Guise et le maréchal de Saint-André, laissant les bagages à Nuisement, s'étaient portés en avant, et, traversant la plaine, avaient pris position, comme nous l'avons dit plus haut, entre les villages de l'Épinay à droite et Blainville à gauche, parallèlement au vallon de Maumusset et couverts par lui.

L'avant-garde prit la droite de la position. Dabord l'infanterie espagnole, épaulée par le village de l'Épinay, cachée par des arbres et couverte par des charrettes placées devant le front de son bataillon qui était de 36 piquiers et 22 arquebusiers, 11 de chaque côté, soit 60 mètres environ, avec une manche (détachement d'arquebusiers) à 30 pas en avant, environ 50 mètres.

A leur gauche, le duc de Guise avec ses 350 gendarmes placés sur un rang, et occupant un front de 350 à 400 mètres. Derrière lui, un groupe de 150 gentilshommes volontaires, qui s'étaient joints à lui, et que Perrissin désigne dans sa gravure n° 1 : « Autre gendarmerie en grosse troupe ».

A la gauche du duc, un bataillon de 2.000 soldats français des vieilles bandes gasconnes, ayant fait toutes les guerres du Piémont et très solides, puis le maréchal de Saint-André avec 300 chevau-légers, armés de lances et combattant encore sur un rang.

A la gauche du maréchal de Saint-André les 3.000 lansquenets catholiques, et enfin, formant la gauche de l'avant-garde, M. d'Amville, fils du Connétable, et M. d'Aumale avec 350 gendarmes.

Devant cette avant-garde, qui occupait la partie la plus élevée du plateau, on avait placé 14 canons, soutenus par 500 enfants perdus environ. Ces canons devaient se trouver à peu près le long de la route de Chartres, là où était le chemin de la ferme des Boulards. Ce chemin, qui était en contre-haut, pouvait très bien avoir été l'épaulement de ces 14 canons.

Le corps de bataille, conduit par le Connétable, avait à son extrême droite, et confinant aux gendarmes de MM. d'Amville et d'Aumale, un formidable bataillon suisse de 6.000 hommes, occupant à peu près 500 mètres de front (1).

Venaient à côté les régiments de Bretagne et de Picardie, formant un bataillon de 2.000 hommes.

C'était la place que devaient occuper les compagnies de gendarmes du Connétable, d'un effectif de 600 chevaux, présentant par conséquent un front de 600 mètres au moins; mais l'espace manquant entre les deux villages pour se déployer dans ces conditions, les compagnies s'étaient placées tout à fait à la gauche devant le village de Blainville.

Entre l'infanterie française et le village se trouvaient les 250 chevau-légers de M. de Sansac (2).

Devant les Suisses, et sous leur garde, il y avait 8 canons, et environ 500 enfants perdus.

Comme on le voit, l'armée royale formait une seule ligne, un peu cintrée en arrière, mais bien parallèle au vallon de Maumusset qui la couvrait à 1.500 mètres environ.

Comme la cavalerie était beaucoup plus faible en nombre que celle des Huguenots, on avait intercalé les différents corps de gen-

(1) Le bataillon suisse devait avoir sa gauche à peu près au nord et au-dessus de la remise à Garrau, qu'on voit encore dans la plaine, mais qui n'existait pas en 1562, car Perrissin n'a pas indiqué ce boqueteau sur ses gravures. Les 8 canons étaient en batterie devant sa gauche; lui se trouvait tout à fait sur le col dont nous avons parlé dans la description topographique du champ de bataille.

(2) Louis Prévôt de Sansac de Traversay est le même qui avait guidé les Espagnols à leur arrivée à Paris. Entraîné dans la déroute des gendarmes du Connétable, il fut blessé à cette journée.

darmerie et de chevau-légers entre les gros bataillons de fantassins. C'était donc l'*ordre mêlé* et *en haye!*

Les ailes étaient fortement couvertes, à droite par le village de l'Épinay, entouré à l'ouest de jardins, de vignes et de pommiers, et à gauche par le gros village de Blainville, qui confinait vers l'est à des ravins et des bois inaccessibles à la cavalerie.

L'armée catholique ne pouvait donc être attaquée en flanc, ni d'un côté ni de l'autre.

Quant à l'armée protestante, nous avons vu que le prince de Condé et l'Amiral se disposaient à lui faire quitter ses cantonnements et à la conduire directement en Normandie, puisque M. de Biron, envoyé en reconnaissance pour surveiller tous ses mouvements, avait fait prévenir les chefs de l'armée catholique qu'il avait trouvé les rebelles, marchant droit sur Châteauneuf (1).

Il est évident que par leurs espions et leurs coureurs, ainsi que nous l'avons exposé précédemment, le prince de Condé et l'amiral de Coligny ne pouvaient ignorer ni les mouvements de l'armée royale, ni la présence de celle-ci dans la plaine qu'ils traversaient. La marche en avant de cette armée de Nuisement sur Blainville était menaçante pour eux; ils ne pouvaient savoir si elle attendrait dans la position qu'elle venait de prendre ou si elle s'avancerait davantage; il était donc indispensable de se préparer à tout événement, bien que l'Amiral soutînt toujours qu'on n'en viendrait pas aux mains, que jamais les Catholiques, ayant une cavalerie inférieure à la leur, n'oseraient engager l'action dans des plaines aussi découvertes!

D'un autre côté, les Protestants pouvaient craindre d'être suivis par l'armée royale et attaqués par elle en flagrant délit de passage de rivière, chose toujours délicate et dangereuse, surtout lorsque les prairies avoisinantes sont marécageuses; de plus, enfin, ils sentaient bien qu'étant aussi rapprochés des Catholiques, ils n'auraient jamais le temps de les gagner de vitesse, s'ils voulaient éviter la bataille.

Ils devaient être vers Neuville-la-Mare, lorsque M. de Biron les vit s'arrêter et prendre leurs dispositions (2).

(1) Nous pensons cependant que ce devait être plutôt sur Saulnière, Aunay, ou Tréon, en passant par Neuville-la-Mare, Gironville, Mondétour, ou le Boulay-des-deux-Églises, pour arriver avant tout à une rivière, indispensable à leur nombreuse cavalerie, puis gagner Nonancourt et pénétrer au cœur de la Normandie. Quelques chroniqueurs parlent de Tréon, d'autres de Châteauneuf. Mais la mention de cette dernière ville ne prouve rien, car à cette époque les cartes de l'intérieur de la France étaient rares, et il n'est pas étonnant que l'on ait désigné un point connu de tout le monde pour marquer une direction approximative.

(2) L'amiral de Coligny, dans une lettre datée de décembre 1562, dit qu'il s'est retiré

L'avant-garde conduite par l'Amiral comprenait 800 reîtres en deux escadrons, 2.500 fantassins français, 2.000 lansquenets ou fantassins allemands et 500 chevaux français. Ce dernier groupe de cavaliers était placé sous les ordres directs de l'Amiral et du prince de Portian.

Le prince de Condé commandait le corps de bataille, composé de 400 gendarmes sous ses ordres directs, 300 avec M. de la Rochefoucauld, 200 conduits par MM. de Mouy et d'Avaray (lieutenants de M. de Genlis qui avait quitté les Protestants pendant le siège de Paris), 200 argoulets servant de cavalerie légère sous les ordres de M. de la Curée, gouverneur de Vendôme, 800 reîtres, 5.000 fantassins français, 2.000 lansquenets et 5 canons de campagne. Enfin, ils avaient, comme arrière-garde et comme réserve, un gros escadron de reîtres de 1.200 à 1.400 chevaux.

Ils s'avancèrent dans cet ordre vers l'armée catholique, mais quand ils en furent à 1.500 pas, dit Mézeray, c'est-à-dire à 2.500 mètres, par conséquent dans le haut de la plaine, entre Marville et Imbermais et en avant, toutefois de ce dernier village, d'Andelot, qui ne pouvait combattre (parce qu'il avait rapporté d'Allemagne une fièvre quarte terrible, résultat de ses carousses ou débauches), et était monté sur une haquenée, vint dire à son frère, l'amiral de Coligny, et au prince de Condé, qu'il venait de reconnaître l'armée catholique, qu'elle était dans une position extrêmement forte, parfaitement couverte à droite et à gauche par des villages et occupant une si grande étendue de terrain qu'elle pourrait, en se resserrant, envelopper toute leur armée; que de plus le terrain, qui de l'endroit où ils étaient leur semblait uni, était assez accidenté, que les hommes auraient à monter et à descendre plusieurs fois, qu'enfin, il leur faudrait courir et arriver à l'ennemi hors d'haleine, ou bien recevoir au moins trois volées de canons. Qu'en conséquence, il conseillait d'éviter la bataille et de se retirer vivement sur Tréon. Ce parti fut adopté et l'Amiral fit immédiatement tourner ses têtes de colonne de ce côté.

Le Prince, avant d'en faire autant, envoya M. de la Curée avec ses

dans son camp avec ses bagages et 3 gros canons, après avoir perdu son artillerie légère, et Mézeray affirme de la manière la plus formelle, avec d'autres chroniqueurs, que l'Amiral se retira à Neuville-la-Mare, où il abandonna deux de ses gros canons, qui furent amenés au camp de Nuisement. C'est donc bien auprès de ce village qu'était leur campement; ils y avaient laissé tous les gros bagages. Quant à la grosse artillerie, elle avait dû s'arrêter près du Boulay-Myvoie, où il y a un champtier s'appelant : les Canons! Il se trouve à l'ouest du village et vient aboutir aux maisons mêmes. C'est bien la direction de Neuville-la-Mare sur Blainville.

argoulets, reconnaitre de près l'armée catholique, et le fit appuyer par ses reîtres. Ces cavaliers, formant environ 1.000 chevaux, durent franchir le vallon de Maumusset au point où la grande route de Chartres actuelle le traverse, et se présenter devant la droite de l'armée royale. (La connaissance de ce fait résulte de ce qui est dit dans deux lettres d'officiers espagnols, et aussi dans Mézeray.) Mais dès qu'ils furent en vue, le Connétable fit tirer dessus les 14 canons de l'avant-garde; ils étaient encore loin, les boulets ne pouvaient leur faire grand mal. Mais ils eurent une telle frayeur, que les argoulets, faisant demi-tour, se précipitèrent sur les reîtres qui venaient derrière eux, et les entraînèrent dans le fond du vallon qu'ils venaient de traverser, et où ils étaient hors de vue et de portée des canons.

Après ce petit engagement préliminaire, le prince de Condé, considérant qu'il était trop près de l'armée catholique pour pouvoir passer sans accepter la bataille, sous peine des plus grands dangers s'il était suivi par le Connétable, se décida à combattre.

Il rappelle en toute hâte l'Amiral, qui est déjà sur le chemin de Tréon, et se met avec les autres chefs à parcourir les rangs de son armée, parlant aux troupes et les animant si bien par sa présence et ses discours, que tous les soldats demandent unanimement la bataille.

C'est alors que le prince de Condé se dirige droit sur le gros bataillon suisse, qui lui paraît la clef de la position, c'est-à-dire le point et le corps le plus important à attaquer, en sorte que l'Amiral, passant derrière lui, pour se porter en ligne, vient prendre position à sa droite, en face de la cavalerie du Connétable ainsi que de celle de M. de Sansac et des deux régiments d'infanterie de Bretagne et de Picardie.

Pour donner plus de confiance aux hommes, on fait crocher (c'est-à-dire avancer) deux ou trois fois les cinq canons (1), et on les établit définitivement en batterie, à peu de distance à l'ouest du moulin et en avant, près du chemin de Marville à Blainville et de celui de Maumusset aux Yeux-Bleds, ou « chemin des Canons », ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Les pièces se trouvaient ainsi en arrière des positions d'attaque, que les Huguenots allaient occuper, et cela pourra paraître étrange à nos lecteurs; mais au seizième siècle, nous l'avons déjà expliqué,

(1) Ces opérations successives eurent lieu entre Marville et le chemin des Canons. C'est probablement pour cela que le champtier qui se trouve au sud de ce chemin s'appelle « les Canons ».

il en était presque toujours ainsi, l'artillerie servant surtout à couvrir les retraites, ou au moins à permettre aux corps désorganisés de se reformer sous sa protection.

On commet à la garde de cette artillerie tous les gens de pied français, formant un gros bataillon de 5.000 hommes, et les 2.000 lansquenets de l'Amiral qui restent avec eux, tandis que les 2.000 autres, attachés au corps de bataille, continuent à se porter en avant.

L'armée protestante, en se formant en bataille, se trouvait sur plusieurs lignes, et la cavalerie du Prince était, ainsi qu'on va le voir, disposée en échelons.

En première ligne à droite, l'amiral de Coligny et le prince de Portian avec 500 chevaux, appuyés par deux escadrons de reîtres, pouvant rapidement se fondre en un seul. D'après Perrissin, ces cavaliers allemands touchaient par leur droite au moulin à vent.

A la gauche de l'Amiral se trouve le prince de Condé, dont la cavalerie forme trois échelons; en avant, M. de la Curée avec ses argoulets, ayant à sa gauche MM. de Mouy et d'Avaray à la tête de leurs 200 gendarmes, c'est le premier échelon : le prince de Condé, un peu en arrière de leur gauche avec 400 chevaux, c'est le deuxième échelon; enfin M. de la Rochefoucauld avec 300 chevaux forme un troisième échelon, dans une position similaire à celle du premier. A la gauche du Prince, 800 reîtres, en deux escadrons. Il y a de plus quelques enfants perdus, entre M. de la Curée et MM. de Mouy et d'Avaray.

L'artillerie marque la deuxième ligne, en arrière, et pour la garder se trouvent 5.000 hommes de pied français réunis en un seul bataillon, sous les ordres de MM. de Grammont et du jeune de Rohan, puis les deux bataillons de lansquenets de 2.000 hommes chacun.

Enfin, un gros escadron de 1.200 à 1.400 reîtres, placé en arrière du moulin à vent, occupe un front de 100 mètres environ et forme une réserve imposante.

La droite de l'armée protestante était donc au moulin à vent, et la gauche devait arriver à peu près au point où le chemin de Blainville aux Yeux-Bleds rencontre la grande route actuelle de Dreux à Chartres.

Tous les chroniqueurs s'étonnent que le prince de Condé ait attaqué les Suisses sans se préoccuper des troupes catholiques qui étaient à sa gauche; nous avons expliqué plus haut qu'en raison des formes du terrain ainsi que des arbres (peut-être aussi d'un temps un peu brumeux), on ne pouvait bien voir que le corps de cavalerie de MM. d'Aumale et d'Amville.

C'est seulement vers onze heures ou midi que la charge est sonnée et que toute la cavalerie se met en mouvement. A ce moment le Connétable à la tête de ses gens d'armes, impatient d'en venir aux mains avec les Huguenots, qu'il a en horreur, on le sait, se porte trop tôt en avant et paralyse le feu de ses 8 pièces de canon, ainsi que celui des régiments de Bretagne et de Picardie, et l'action des chevau-légers de M. de Sansac.

La rencontre avec l'amiral de Coligny (son neveu) est terrible, mais la charge des Protestants est irrésistible. Les gendarmes catholiques sont traversés; attaqués de front par les gendarmes de l'Amiral, et de flanc par les reîtres, ils produisent une mêlée épouvantable; rejetés en désordre sur les chevau-légers de M. de Sansac et les régiments de Bretagne et de Picardie, ils prennent ces corps dans un véritable tourbillon, leur enlevant ainsi la possiblité de porter au Connétable un secours efficace. Les 8 canons sont pris en même temps.

Le désastre est complet, sanglant; les gendarmes de l'Amiral et ses reîtres passent et repassent au milieu des troupes catholiques et à coups de lance, d'épée, d'arquebuse et de pistolet en font un affreux carnage.

Cavaliers et fantassins prennent la fuite, les uns se réfugient derrière l'avant-garde, où ils se reforment; d'autres, complètement affolés, courent devant eux; quelques-uns vont jusqu'à Paris annonçant partout la défaite des Catholiques et la victoire des Protestants (1).

Le Connétable cherche en vain à rallier ses cavaliers et ses fantassins; son cheval est tué sous lui; son lieutenant, M. d'Oraison, lui donne le sien, mais peu après, alors qu'il combat l'épée haute (car sa lance est brisée), il reçoit dans la mâchoire un coup de pistolet qui lui casse deux dents. Suffoqué par le sang, entouré de toutes parts, il est fait prisonnier par un gentilhomme protestant, nommé Stuart-Vezin. Des reîtres le lui arrachent et veulent le tuer, lorsque le prince de Portian accourt avec quelques cavaliers, le tire de leurs mains, et le fait conduire sous bonne escorte en arrière du champ de bataille.

(1) Ce serait à l'annonce de ce premier résultat de la bataille, que Catherine de Médicis, prenant facilement son parti, aurait prononcé ces paroles conservées par l'histoire : « *Eh bien, nous dirons la messe en français* ».

Mézeray rapporte encore sur cette première charge une autre anecdote concernant un officier de M. de Sansac, nommé Aussun, qui avait une grande réputation de bravoure parfaitement méritée. Entraîné dans la déroute, il se trouvait à la tête des fuyards, et il fut tellement honteux et furieux contre lui-même, de ce moment de faiblesse, qu'il se laissa mourir de faim, malgré toutes les instances que ses amis et ses chefs firent auprès de lui pour le faire revenir sur cette détermination.

En même temps que l'Amiral taille en pièces les gens d'armes du Connétable et de Brinchâteau-Beauvais, les chevau-légers de M. de Sansac et les régiments de Bretagne et de Picardie, le prince de Condé attaque les Suisses avec toute sa cavalerie. De Mouy et d'Avaray, qui sont en avant, se précipitent dessus, avec leurs gens d'armes; M. de la Curée les appuie avec ses argoulets. Les Suisses sont enfoncés, traversés, mais ils se reforment aussitôt.

Les Protestants, poursuivant les fuyards, vont jusqu'à Nuisement, où les bagages des Catholiques sont restés dans leur camp du matin, et le pillage commence par la vaisselle d'argent du duc de Guise.

Le prince de Condé fond à son tour sur les Suisses, les prend presque en queue, les traverse également en allant et revenant; les reîtres les chargent à leur tour et font reculer leur gauche, mais sans parvenir à les rompre entièrement et encore moins à leur faire lâcher pied; les vides se referment aussi vite qu'ils sont faits, et ces braves gens, cherchant toujours à se rapprocher des canons confiés à leur garde, présentent sans cesse un bataillon compact, ferme, hérissé de piques et de hallebardes; seulement ils ont opéré un changement de front en arrière sur leur aile droite; ils font face à l'est au lieu de regarder le sud, servant ainsi de rempart aux troupes de l'avant-garde, et achevant de les cacher à l'ennemi victorieux.

MM. d'Amville et d'Aumale, qui appartiennent à cette avant-garde, tentent de les secourir et d'essayer en même temps de rétablir les affaires du Connétable, mais ils sont rudement reçus par les reîtres, puis ramenés en désordre après des pertes sensibles, et obligés de se réfugier derrière l'avant-garde pour se rallier et se reformer.

C'est dans cette charge que M. de Montbrun, quatrième fils du Connétable, fut tué, et que M. d'Aumale, renversé de cheval, eut l'épaule démise et fut fait prisonnier.

Le duc de Guise, après avoir vu le résultat des premières charges, c'est-à-dire la défaite du corps de cavalerie du Connétable, ainsi que de son infanterie, puis la défense héroïque des Suisses et l'échec de MM. d'Amville et d'Aumale, s'était empressé de faire remonter ses 4.000 Allemands, et les avait intercalés entre ses gendarmes et le bataillon de vieux soldats français, sur la solidité desquels il comptait entièrement. Il craignait que les lansquenets, se trouvant trop près d'un engagement qui pouvait devenir un désastre, *n'en fussent estonnés*, dit Mézeray, *et ne se débandassent par peur!*

De plus, il resserrait ainsi l'étendue de son front et se dissimulait

mieux; enfin, il avait fait placer en arrière de ses lignes, faisant face à Nuisement, quelques guidons de cavalerie sous les ordres de M. de Biron, maréchal de camp, pour repousser les Huguenots qui, en revenant du pillage, auraient pu essayer d'une attaque en queue.

Il attendait donc la suite des événements, couvert à l'ouest par le village de l'Épinay, au sud par ses 14 canons, à l'est par les Suisses, et au nord par M. de Biron et ses gendarmes.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Suisses, après les attaques de MM. de Mouy et d'Avaray et du prince de Condé suivi des reîtres, s'étaient constamment reformés. M. de la Rochefoucauld veut à son tour les charger, mais il est reçu à coups de piques et obligé de se retirer, sans pouvoir les entamer.

Le bataillon de 2.000 lansquenets, attaché au corps commandé par le prince de Condé, avait suivi le mouvement en avant. Arrivé à hauteur du village de Blainville, il voit les Suisses en si mauvais état, qu'il pense en avoir facilement raison et se dispose à les attaquer; mais ceux-ci, fiers d'avoir repoussé M. de la Rochefoucauld, excités par leur haine séculaire contre les Allemands, frissonnent de colère, baissent leurs piques et se portent en avant, si menaçants, que les lansquenets, pris d'une folle panique, font demi-tour, se débandent malgré les efforts de M. d'Andelot, qui les avait amenés d'Allemagne, se sauvent dans le village de Blainville, et se réfugient dans une vaste cour entourée de murs où ils se barricadent!

Les Suisses cependant n'avaient pas encore terminé leur défense héroïque ni subi toutes leurs épreuves. MM. de Mouy et d'Avaray qui les premiers les avaient traversés, puis avaient commencé le pillage du camp de Nuisement, étaient parvenus à rallier leurs gens d'armes, et revenaient avec l'intention d'attaquer l'avant-garde par derrière. Ils se trouvent en présence de M. de Biron, qui s'apprête à les recevoir vigoureusement. Ils n'osent accepter la rencontre, car ils ont perdu du monde et leurs chevaux sont fatigués. Alors ils chargent de nouveau les Suisses qui, s'étant rapprochés des 8 pièces de canon, les avaient reprises et s'apprêtaient à les pointer sur les cavaliers et les reîtres du prince de Condé.

Traversés et décimés de nouveau par les cavaliers protestants et les reîtres, mais combattant toujours pied à pied, se servant de leurs armes brisées, et même de cailloux qu'ils ramassent, cherchant toujours à se grouper autant qu'ils le peuvent, ils ont la satisfaction de tuer le cheval de M. de Mouy (qui est pris peu de temps après par les Catholiques, dans le retour offensif dont il va être

parlé plus loin). Enfin, à bout de forces, en partie désarmés, ayant perdu leur colonel, dix-sept capitaines et la moitié de leur effectif, ils se retirent de nouveau vers l'avant-garde, où ils cherchent encore à se reformer. (Ils devaient être bien près de la grande route actuelle, à hauteur de l'Épinay.)

Les reîtres, croyant la journée gagnée après cette dernière épreuve infligée aux Suisses, ne songent plus qu'au pillage; la plaine est entièrement ouverte jusqu'à Nuisement; ils se précipitent vers ce point, entraînant le gros escadron de 1.200 à 1.400 reîtres qui formait la réserve de cavalerie de l'armée protestante.

Pendant que ces désastres s'accomplissaient dans la plaine basse, le maréchal de Saint-André et le duc de Guise n'avaient pas bougé. Ce dernier avait pris seulement les dispositions que nous avons exposées plus haut, puis il s'était avancé de sa personne sur le point culminant du plateau, et avait suivi toutes ces douloureuses péripéties de la première partie de la journée, se dressant souvent sur ses étriers pour mieux observer les mouvements de l'ennemi.

Le Connétable, avant d'être blessé et fait prisonnier, avait fait demander du secours à l'avant-garde, mais le Duc était resté impassible.

D'Amville, après sa charge infructueuse, vint le supplier de venger son frère tué et de délivrer son père prisonnier; il se contenta de répondre avec douceur : *Mon fils, nous nous vengerons, mais il n'est pas encore temps!*

Cette attitude du duc de Guise a été, dans le temps, commentée et attaquée avec une très vive ardeur; ses ennemis (ils étaient nombreux) lui reprochaient amèrement d'avoir laissé écraser, sans les secourir, le Connétable et les troupes placées sous ses ordres. On prétendait même, qu'obéissant à de vieilles haines, il avait été bien aise de cet échec, qui lui avait permis de gagner la bataille et de se donner une grande position, une grande prépondérance; d'autres le défendaient non moins vigoureusement. A plus de trois cents ans de distance, nous ferons comme ces derniers par les raisons suivantes :

Le duc de Guise, on le sait, n'avait voulu accepter aucun commandement. Il avait seulement sous ses ordres directs ses compagnies d'ordonnance et un groupe considérable de gentilshommes amis et dévoués; il n'avait donc aucun ordre à recevoir ni à donner; mais c'était un si grand homme de guerre, la promptitude et la sûreté de son coup d'œil étaient si bien connues, qu'il inspirait une confiance absolue. On comprendra donc facilement que, dans la situation extrêmement critique où se trouvait la droite de

l'armée royale, tous les regards se soient tournés vers lui comme vers le salut, et qu'on ait pris avec empressement les dispositions indiquées par sa grande expérience et son génie.

Toute la cavalerie catholique réunie ne dépassait pas 2.000 chevaux, et l'armée protestante en comptait 4.500. Dans ce temps-là, l'action de la cavalerie était très puissante; c'était la plus grande force d'attaque. L'infanterie servait plutôt à la défense, et l'artillerie, vu son immobilité, ne pouvait être employée qu'à couvrir les retraites, ou à repousser des attaques dirigées sur son front, ainsi qu'il en avait été pendant toute la première partie de la bataille, pour les 14 canons de l'avant-garde.

Or, après la défaite du Connétable, il ne restait guère au duc de Guise et au maréchal de Saint-André qu'un millier de cavaliers, y compris ceux de MM. d'Amville et d'Aumale : encore ces derniers étaient-ils découragés et fatigués par une charge infructueuse, à la suite de laquelle ils avaient été ramenés très rudement.

Que pouvait faire le duc de Guise contre une force de 4.000 chevaux au moins, dont 1.200 à 1.400 reîtres encore intacts? Il était certain d'être écrasé, comme l'avait été le Connétable, et alors la journée était irrévocablement perdue pour l'armée royale! Il se contenta donc, après s'être massé le plus près possible de l'Épinay pour ne pas attirer les regards des Huguenots, de faire tirer sur eux ses 14 canons, quand ils passaient à portée; bien qu'il eût été prévenu que le grand maître de l'artillerie, M. d'Estrée, — le même qui était arrivé trop tard à Orléans pour empêcher le prince de Condé de s'en emparer, — faisait tirer par-dessus ses coreligionnaires!

De la place qu'il occupait, comme nous l'avons indiqué plus haut, il embrassait d'un coup d'œil tout le champ de bataille; à sa droite les 5 canons des Protestants, gardés par 5.000 hommes de pied français et 2.000 lansquenets; un peu en avant, le gros escadron de réserve de reîtres, qui lui causait de si légitimes inquiétudes; devant lui dans la plaine, la cavalerie française du Prince et de l'Amiral qui se croyaient déjà vainqueurs, bien que d'Andelot, qui avait tout vu, leur eût dit en montrant l'Épinay : *Plût à Dieu que nous fussions à couvert de l'orage qui se prépare de ce côté!* De même, quand on était venu lui annoncer que les Huguenots étaient vainqueurs, il avait répondu : *Oui bien; si nous avions écorché une queue, que vous ne pouvez pas voir comme moi.* Il avait été probablement du côté des Yeux-Bleds!

Bref, les regards du duc de Guise enveloppaient toute la plaine, et se portaient jusqu'à Nuisement, où il voyait se débander, pour piller, des groupes de cavaliers, des argoulets de M. de la Curée,

des gendarmes et des reîtres; c'était de ce pillage qu'il attendait le salut! Il espérait toujours que les cavaliers allemands, y compris les reîtres de la réserve, ne pourraient résister à l'amour du butin. Il ne devait pas ignorer que l'on pillait sa vaisselle d'argent, et il attendait patiemment que les forces fussent ainsi égalisées.

Ses prévisions ne tardent pas à se réaliser. Les reîtres, croyant la victoire assurée, après la dernière charge contre les Suisses, ne songent plus qu'au pillage, et passent au galop devant le duc de Guise, qui les suit des yeux jusqu'à Nuisement; là, il les voit mettre pied à terre, se débander et courir dans toutes les directions. Alors il donne ses ordres pour prendre l'offensive et marcher vivement en avant, il détache M. de la Brosse avec 150 lances, pour lui servir d'avant-garde, puis se tournant vers ceux qui l'entouraient, il leur dit avec assurance : *Allons, mes compagnons, la bataille est gagnée!*

A ce moment l'axe de direction de la bataille se trouve changé. Au lieu d'être nord-sud : de Nuisement sur Blainville, il passe du nord-ouest au sud-est : de l'Épinay sur Maumusset (1).

(1) La bataille de Magenta, livrée le 4 juin 1859, entre les Autrichiens et les armées combinées de France et de Piémont, a reproduit plusieurs particularités de celle de Dreux du 19 décembre 1562. Les Autrichiens se sont crus vainqueurs pendant la première partie de la journée, et l'axe de direction de la bataille qui, au début, était *ouest-est*, était, le soir, plutôt *nord-ouest-sud-est;* du moins l'effort du 2e corps (maréchal de Mac-Mahon) avait été opéré dans cette direction, la résultante restant la même : ligne de retraite sur Milan.

Au commencement de la campagne, les armées alliées avaient d'abord menacé Stradella, sur la rive droite du Pô, et après l'affaire de Montebello, toute l'armée autrichienne, descendant vers le sud, s'était massée sur la rive gauche. Mais pendant qu'elle était amusée par le 1er corps, qui formait un cordon d'une grande étendue et lui masquait les mouvements exécutés en arrière, une marche de flanc, faite avec une grande célérité, portait rapidement l'armée sarde à Palestro, sur la rive gauche de la Sésia, où eurent lieu les deux combats acharnés des 30 et 31 mai. Le 3e régiment de zouaves prit au second de ces combats, livré le 31 mai au matin, une part des plus glorieuses.

Le lendemain, le 4e corps se portait sur Novare, en délogeait les Autrichiens, et prenant position au sud de cette ville, face à l'ennemi, semblait le menacer par le nord et le tenait dans l'incertitude sur nos intentions. Pendant ce temps les autres corps, passant par Novare, se dirigeaient sur le haut du Tessin.

Le 2e corps (maréchal de Mac-Mahon), avec les voltigeurs de la garde, en forçait le passage à Turbigo, et l'armée autrichienne, surprise encore une fois, quittait précipitamment ses cantonnements, remontait en toute hâte vers le nord, et venait se masser à Magenta, pour couvrir Milan qui se trouvait directement menacé.

Le 4 juin au matin, les deux divisions du 2e corps étaient chargées de marcher sur Buffalora tout en surveillant un corps autrichien qui venait de Milan et lui était signalé; l'armée sarde avait également franchi le Tessin; les voltigeurs de la garde avaient pris position sur le bord même du cours d'eau.

Le même jour, le Tessin était franchi à San-Martino, au moyen du pont en

Le duc de Guise avec ses compagnies de gendarmes et ses amis, ayant à sa gauche le maréchal de Saint-André et à sa droite M. d'Amville, présente une imposante ligne de cavalerie, couverte à gauche

pierres que les Autrichiens avaient essayé de faire sauter, mais qui avait été promptement réparé, et de deux ponts de bateaux. Les grenadiers de la garde impériale, soutenus par le 3e corps (maréchal Canrobert), étaient chargés d'attaquer les trois passages du grand canal de dérivation à Buffalora, à gauche, Ponte-Nuovo di Magenta, au centre, et Ponte-Vecchio sur la droite.

Mais seule, la 1re brigade (Gal Picard), de la 1re division (Gal Renault) du 3e corps, était arrivée à temps pour entrer en ligne (l'autre brigade et les autres divisions, retardées par l'encombrement des routes, passaient à Trécate à minuit seulement). La brigade Picard était à Ponte-Vecchio; les grenadiers aux deux autres points. Les zouaves se trouvaient à Ponte-Nuovo.

Pendant six heures, cette magnifique division des grenadiers de la garde soutient, avec la brigade Picard, l'effort de toute l'armée autrichienne; et le reste du 3e corps n'arrive pas!

Le général de Mac-Mahon (fait le 5 juin maréchal et duc de Magenta), qui a reçu des ordres pressants de marcher au canon, rassemble en toute hâte ses deux divisions, dont l'une s'est trop écartée. Il va même la chercher en personne traversant des champs de blé en vue des éclaireurs autrichiens, qui, paralysés de surprise, ne tirent pas! Et cependant, arrivera-t-il à temps?

Les Autrichiens accumulent leurs forces et débordent partout. Une pièce de l'artillerie de la garde a été prise. On a rappelé le reste sur la rive droite du Tessin, où l'on dispose tout pour protéger la retraite de nos troupes.

Les 2e et 3e divisions du 4e corps, parties de Novare le matin, arrivent vers 2 heures à Trécate. La 2e division (Gal Vinoy) reçoit immédiatement l'ordre de se porter rapidement sur San-Martino avec ses pièces par la grande route. La 3e division (Gal de Failly) la suit peu de temps après, par la voie ferrée.

A San-Martino, l'Empereur, très soucieux, dit au général Vinoy : *Ah! vous voilà, général, l'ennemi est devant, à droite, à gauche, il est partout.* — *Sire,* répond le bon général, en soulevant son képi, *je le trouverai, et je le battrai.* Puis il traverse le Tessin. D'un rapide coup d'œil il a jugé la situation, et il la trouve assez grave pour tenter un moyen héroïque, qui rappelle les stratagèmes de nos devanciers.

A mesure que ses régiments atteignent la rive gauche du Tessin, il les déploie en tirailleurs, *sans réserves,* et les dirige sur les trois points où le combat est engagé, avec d'autant plus d'acharnement de la part de l'ennemi, qu'il voit les nôtres près d'être écrasés par le nombre.

L'apparition de cette immense ligne de tirailleurs, derrière laquelle les Autrichiens devaient supposer des colonnes profondes de troupes fraîches, arrête net l'ennemi dans son élan. (Il ne pouvait voir ce qui était derrière, on était au milieu des peupliers et des mûriers.) L'effet inverse se produit pour les troupes françaises engagées depuis le matin : elles reprennent courage et combattent avec une énergie nouvelle. Mais le temps a marché, c'est l'essentiel. Car alors se produit cette magnifique et irrésistible attaque du 2e corps, qui sur la rive gauche même du grand canal prend l'armée autrichienne par son flanc droit, la balaye entièrement, en dégageant successivement les trois points attaqués, et la force à battre en retraite précipitamment sur Abbiaté-Grasso et sur Milan!

Des hauteurs de San-Martino, sur la rive droite du Tessin, on avait vu une ligne

par 800 arquebusiers, enfants perdus et autres, disposés par le maréchal de Saint-André, pour empêcher, au moyen d'un feu continu, les cavaliers revenant du pillage du camp de Nuisement de se rallier directement au Prince et à l'Amiral, et les forçer ainsi à contourner le village de Blainville par des chemins difficiles, ou à travers bois (1).

Derrière cette belle cavalerie, vient une ligne d'infanterie, les vieux soldats français à gauche, les lansquenets catholiques au centre, et à la droite, les Espagnols couverts par une manche de 400 arquebusiers.

En réserve sont tous les cavaliers et fantassins du Connétable, qui ont pu atteindre l'avant-garde et se reformer sous sa protection.

Le prince de Condé et l'Amiral voient enfin l'orage tant redouté par M. d'Andelot prêt à fondre sur eux; ils se hâtent de rappeler tous leurs cavaliers, épars dans la plaine, et prennent une nouvelle position, face à l'assaillant, entre le village de Blainville et le moulin à vent, un peu en arrière de leur artillerie, afin que celle-ci puisse leur servir, afin aussi d'avoir l'espace nécessaire pour charger et enfin pour avoir le temps de se reformer avant le contact de la cavalerie catholique qui s'avance fièrement et peut les surprendre en flagrant délit de ralliement !

de fumée et de feu courir en diagonale et sans arrêts au milieu des mûriers, puis s'éteindre à la nuit close, au loin, vers la droite : la bataille était gagnée!

C'est bien la seconde partie de la bataille de Dreux, c'est bien le duc de Guise, changeant le soir en victoire la défaite du matin, prenant l'armée protestante en flanc, la balayant, et la forçant, à la nuit close, à se retirer à Neuville-la-Mare.

L'Empereur d'Autriche était à Vérone, se disposant à prendre le commandement de son armée, et, d'après les premières dépêches toutes favorables reçues du champ de bataille, il comptait faire le lendemain une entrée triomphale dans la ville de Milan; déjà ses équipages étaient embarqués au chemin de fer; lui-même allait s'y rendre, lorsqu'une dépêche arriva : *Les Français ont reçu des renforts et l'armée autrichienne est en pleine retraite!*

Deux jours après, l'Empereur des Français et le roi de Piémont assistaient à un *Te Deum* d'actions de grâces dans la cathédrale de Milan!

Catherine de Médicis, croyant d'abord, d'après les rapports des fuyards, que les Huguenots étaient vainqueurs, s'apprêtait à chanter victoire avec eux, mais quand la vérité fut connue, elle fut la première à faire faire des processions et des feux de joie.

(1) D'après une vieille légende du pays, les Catholiques, usant encore de stratagème, auraient placé leurs coiffures sur les échalas des vignes pour faire croire aux Protestants qu'ils étaient plus nombreux.

Si cette légende est fondée, ce qui est à présumer, ce serait précisément à cette occasion et à ce moment que ce moyen aurait été employé dans les vignes qui entouraient Blainville vers le nord et l'est, afin de forcer les Huguenots revenant de Nuisement à faire un détour plus considérable pour rejoindre leurs corps.

L'Amiral est à la droite, le prince de Condé au centre, M. de la Rochefoucauld à la gauche, avec un escadron de reîtres, qui l'appuie un peu en arrière.

M. d'Avaray, qui a dû quitter les Suisses dès que le retour offensif du duc de Guise s'est dessiné, n'a eu que le temps de se réfugier derrière l'Amiral pour remettre ses gendarmes en ligne.

M. de la Brosse commence l'action. Il fait reculer d'abord quelques reîtres qui ne se sont pas laissé entraîner au pillage, et qui veulent résister; mais il y a les cinq canons des Protestants qui peuvent être très dangereux, si on attend l'arrivée de l'infanterie pour les faire enlever. Alors M. de la Brosse, laissant aux gendarmes de M. de Guise, qui le suivent de près, le soin d'achever la déroute de ces reîtres, se précipite sur le gros bataillon de 5.000 hommes de pied français chargés de garder cette artillerie, l'enfonce, le culbute, le traverse dans tous les sens, s'empare des canons dont il annule l'effet, et laisse ensuite aux Espagnols et aux lansquenets catholiques qui arrivent de l'Épinay en ligne droite la mission de terminer la défaite de cette infanterie; puis il se rallie au duc de Guise pour continuer le combat. Quant aux 2.000 lansquenets qui faisaient partie du corps de l'Amiral, ils lâchent pied à la vue des gendarmes catholiques et se mettent en sûreté au delà du vallon de Maumusset.

Le duc de Guise, quand il est à bonne distance, prend la charge à son tour, disperse les reîtres déjà ébranlés par M. de la Brosse, et balaye toute la plaine devant lui. Reîtres et cavaliers huguenots se sauvent, pris d'une folle panique.

Le prince de Condé et l'Amiral, très surpris de ce formidable retour offensif et de cette attaque aussi furieuse qu'imprévue, cherchent en vain à rallier les fuyards; les reîtres surtout ne veulent rien entendre, et sous prétexte qu'il leur faut recharger leurs pistolets, ils se mettent à l'abri dans le vallon de Maumusset, où ils entraînent 200 cavaliers français environ.

L'Amiral les suit pour les reformer et les ramener au combat. Le prince de Condé veut en faire autant, mais son cheval, blessé au pied, s'abat dans le petit bois situé entre Maumusset et le moulin à vent, et au moment où il allait en monter un autre; M. d'Amville, qui le suivait de près, se précipite sur lui et le fait prisonnier, avec d'autant plus de joie que c'était pour lui un précieux otage, puisque son père, le connétable de Montmorency, était lui-même entre les mains des Huguenots.

Le duc de Guise se trouvait, après la fuite de la cavalerie protestante, près du village de Blainville, où il avait vu 2.000 lansquenets

se retirer et se barricader. Ne voulant pas les laisser derrière lui, dans la crainte d'une attaque inopinée de leur part, il va vers eux, les cerne, et leur fait mettre bas les armes. Il leur laisse la vie sauve, à la condition toutefois qu'ils retourneront immédiatement dans leur pays, et qu'ils ne porteront plus les armes contre l'armée royale. Cela fait, il songe à poursuivre l'amiral, qui d'après les rapports ne doit avoir avec lui que 400 chevaux environ, et il espère aussi reprendre le Connétable qui ne peut être loin.

Mais alors il voit sortir du bois en face de lui un gros escadron de 1.200 à 1.500 chevaux. On avait rallié un millier de reîtres et de gendarmes, revenus du camp de Nuisement en traversant, hors de la vue des Catholiques, les bois et les vallons situés à l'est de Blainville. L'amiral de Coligny est au centre, le prince de Portian à la droite et M. de la Rochefoucauld à la gauche.

Le duc de Guise, voyant que tout est à recommencer, se hâte de prendre un cheval frais; le maréchal de Saint-André veut en faire autant, mais il ne peut trouver celui qu'il avait commandé (le page qui le tenait en réserve avait été défié par un reître, s'était laissé entraîner à sa poursuite et se trouvait loin du champ de bataille). Le maréchal est donc obligé d'aller à la charge avec le cheval qu'il montait depuis le matin. Épuisé de fatigue, cet animal s'abat; son cavalier ne peut se dégager, est entouré et fait prisonnier par un gentilhomme calviniste qui, l'ayant mis en croupe derrière lui, l'emmenait en lieu de sûreté, lorsque Baubigny-Mézières lui tire un coup de pistolet dans la tête et le tue raide (1).

Le duc de Guise, resté seul à la tête des troupes catholiques, soutient vaillamment le choc de la cavalerie ennemie, mais celle-ci est

(1) Les chroniqueurs disent tous que Baubigny-Mézières n'aurait pas osé assassiner ainsi un prisonnier de guerre de cette importance, s'il n'y avait pas été poussé par quelqu'un, et ils accusent de ce méfait Théodore de Bèze, qui du reste en était bien capable.

Ils prétendaient aussi qu'un certain nombre de Calvinistes avaient juré de se défaire des Triumvirs, et même que le duc de Guise, ayant été prévenu, avait fait monter un de ses chevaux de bataille par un de ses écuyers qui lui ressemblait. Dans une mêlée, cet homme fut entouré et mis à mort, pendant que son maître combattait d'un autre côté.

Bien qu'il y ait au delà de Marville-Moustier-Brûlé une petite friche qui porte le nom de fosse de Saint-André, nous pensons que ce n'est pas à cet endroit que le maréchal aurait été assassiné; il n'a pas dû être emmené si loin, et de plus les chroniqueurs et les gravures de Perrissin placent cet événement tout près de Maumusset. Une chronique dit en effet qu'il reçut le coup de pistolet au coin même du bois où les reîtres s'étaient ralliés, et c'est bien à cet endroit que Perrissin, sur sa gravure n° 5, place la mort du maréchal, dans un bois à l'est de Maumusset. Enfin, une légende que l'on racontait au commencement du siècle disait que le maréchal

trop supérieure en nombre, il ne peut résister et doit se replier. Heureusement il avait placé en arrière de ses gendarmes, qui le cachaient à la vue de l'ennemi, le bataillon de vieux soldats français (Gascons) très aguerris et très solides, sous les ordres de M. de Martigues (1).

Aussitôt démasqués, les arquebusiers de cette troupe font un feu si nourri sur la cavalerie de l'Amiral, qu'ils l'arrêtent net dans sa poursuite contre le duc de Guise, et la forcent à l'abandonner pour se tourner contre eux.

L'Amiral fait d'abord charger de front cet héroïque bataillon, puis de flanc, par chacun des côtés; mais partout il vient se heurter aux piques et aux hallebardes tournées contre ses cavaliers dont les lances sont brisées et les épées trop courtes pour atteindre les fantassins.

Pendant ce temps, le duc de Guise, malgré les pertes très sensibles qu'il a subies (2), avait rallié tout ce qui restait de gens d'armes de

de Saint-André revenait, pendant la nuit de Noël, dans le vallon, pour y chercher sa tête.

Il fut transporté à Mézières en Drouais, et inhumé dans sa chapelle, qui existe encore. C'est actuellement la chapelle de la Vierge; elle est ornée de sculptures en marbre blanc et noir.

Le mausolée était en marbre noir et la statue couchée dessus en marbre blanc. Le maréchal était représenté en costume de cour. Ses armes étaient suspendues au-dessus. C'était ce qui existait avant la Révolution. En 1793, tout fut brisé, saccagé, enterré, caché.

Il existe, à la Bibliothèque de la ville, un casque, une cuirasse et des brassards qui ont été dorés. D'après le témoignage de personnes qui avaient vu ces pièces d'armure à Mézières et l'avaient raconté au commencement du siècle, elles auraient appartenu au maréchal de Saint-André.

On a retrouvé des preuves matérielles de l'existence du mausolée, de la statue et de la propriété de la chapelle à la famille de Saint-André :

1° Un très gros fragment du mausolée en marbre noir, trouvé dans des fouilles faites près de l'église pour la reconstruction du presbytère. Ce fragment, très finement sculpté, représente un trophée d'armes et de drapeaux; sur l'un d'eux il y a une croix de Saint-André;

2° Deux vitraux ovales, en grisailles, provenant de ladite chapelle. Ils portent un H, dont chaque jambage est accompagné d'une croix de Saint-André. Ces objets se trouvaient entre les mains d'un collectionneur, M. Job;

3° Un fragment de collerette ou fraise, en marbre blanc, recueilli aussi dans le pays même, presque au commencement du siècle, par M. Lamésange, un autre collectionneur.

(1) Ce bataillon devait être placé entre Blainville et Maumusset. Il avait probablement servi à cerner les reîtres huguenots, et devait être destiné à appuyer la gauche de la cavalerie catholique : la position indiquée par Perrissin le met à 300 mètres environ au sud de Blainville, sur le chemin Maumusset.

(2) Les deux de la Brosse avaient été tués, le duc de Nevers très grièvement blessé,

ses compagnies, de celles de M. de Saint-André et de celles de M. d'Amville. Il appuie sa droite aux bataillons espagnols et allemands qui, après avoir dispersé les gens de pied huguenots (1), se sont portés en avant, tandis que sa gauche se trouvera naturellement couverte par le bataillon aux prises avec les rebelles, lorsque ceux-ci auront été balayés ! Il se dispose alors à charger de nouveau l'Amiral, occupé, comme nous avons vu, contre les vieux soldats de M. de Martigues.

Coligny voit ce nouveau danger, il va se trouver enveloppé de tous les côtés, et comprend qu'il ne pourra résister à une nouvelle attaque aussi sérieuse. De plus, la nuit est proche ; elle peut amener pour lui un désastre qu'il doit éviter. Alors il donne le signal de la retraite, et se retire en bon ordre, les lances hautes, passant entre le moulin à vent et le village de Maumusset, traversant le vallon, gagnant fièrement le haut de la plaine, mais laissant aux Catholiques, avec la possession du champ de bataille sur lequel ils couchèrent, ses cinq pièces de campagne, plus le prince de Condé et M. de Mouy, prisonniers.

C'est probablement en passant à Marville qu'il fit mettre le feu au Moustier, dont nous voyons encore les ruines, d'où est venu à ce village le nom de Marville-Moustier-Brûlé (2), pour le distinguer de Marville-les-Bois. L'Amiral alla coucher à Neuville-la-Mare, dont il a été question plus haut, et où il ramena son gros bagage et sa grosse artillerie (3).

Le lendemain il fit mettre toutes ses troupes en bataille, en dehors et en avant du village, comme s'il voulait attendre les Catholiques, ou aller les attaquer; il essaya même de persuader aux reîtres de reprendre l'offensive, leur affirmant qu'ils auraient facilement raison des Catholiques, mais ces Allemands étaient fatigués du combat de la veille; leurs pertes étaient beaucoup plus considérables qu'ils ne pensaient. Ils refusèrent de marcher.

par l'imprudence d'un de ses amis intimes, nommé *des Bordes*, qui avait placé son pistolet en travers de l'arçon de sa selle, au lieu de le tenir haut. Le coup était parti, et deux jours après, le duc de Nevers était mort. Enfin, un grand nombre de cavaliers avaient été tués ou mis hors de combat.

(1) C'est à l'endroit où ce combat a eu lieu, que Perrissin, dans sa planche n° 5, place le meurtre des gens de pied de M. le Prince.

(2) Au lieu de celui de Marville-le-Monastère qu'il portait antérieurement. Il paraît en outre que *Marville* vient de *Villamaris*, son nom primitif.

(3) Cette grosse artillerie, laissée à mi-chemin de Neuville-la-Mare au champ de bataille, aurait probablement séjourné à l'ouest du Boulay-Myvoie, dans un champtier qui actuellement se nomme *les Canons* ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut.

Alors il attendit encore quelques heures dans cette position pour rallier les hommes égarés qui avaient passé la nuit dans les bois, en revenant du pillage; puis il prit la route d'Orléans, qui était toujours le quartier général des Protestants, en passant par Gallardon et Auneau. Il aurait, paraît-il, abandonné à Neuville-la-Mare deux de ses gros canons, qui furent amenés au camp catholique.

Le duc de Guise, après avoir poursuivi les Huguenots pendant un kilomètre environ, avait été forcé par la nuit de s'arrêter. On ne distinguait plus la couleur des écharpes, et des méprises étaient à craindre. Il regagna le camp de Nuisement, où il coucha avec son prisonnier le prince de Condé, d'après les uns, dans la fameuse grange dont il a déjà été question, d'après les autres, chez un paysan nommé *Pierre Gauthier*, ce qui est plus probable.

Le lendemain, disent toujours les chroniqueurs, il fit compter et enterrer les morts; il y en avait 8.000, dont les deux tiers appartenaient à l'armée royale, ce qui se peut très bien, car la bataille avait duré cinq heures, sans cesser un seul instant d'être acharnée, au commencement comme à la fin. La gauche de l'armée catholique, écrasée au début, avait dû perdre beaucoup de monde, de même que les Suisses, dont la solidité a été la cause principale de l'issue de la bataille.

Au point de vue de l'art de la guerre, on trouve pour la première fois l'ordre mêlé, c'est-à-dire le mélange de l'infanterie avec la cavalerie, disposition très employée depuis par Gustave-Adolphe, roi de Suède, le maréchal de Turenne et autres.

On peut remarquer aussi la facilité avec laquelle les troupes des deux armées se sont ralliées pour exécuter des retours offensifs, dès qu'elles se trouvaient à l'abri soit du feu, soit de la cavalerie.

Quant à l'artillerie, on voit que celle des Protestants avait été disposée uniquement pour couvrir la retraite et que toute l'action s'est passée en avant d'elle. Elle aurait pu rendre quelques services au moment de la marche en avant de l'avant-garde catholique, mais on a vu plus haut que le duc de Guise ne lui en avait pas donné le temps, et que M. de Brosse s'en était emparé avant qu'elle ait pu faire du mal.

L'artillerie des Catholiques aurait tiré quand elle en trouvait l'occasion, mais les boulets, paraît-il, passaient par-dessus la tête des Huguenots, et nous en avons donné l'explication.

Enfin, on en était à cette période où le choc était resté la spécialité des cavaliers armés de la lance. Les troupes à cheval, armées d'armes à feu portatives, reîtres, argoulets, et quelques chevau-légers même, faisaient consister leur force dans le feu, et char-

geaient au trot. Toutefois, dans les mêlées, leur emploi causait de grandes pertes aux adversaires.

Telle a été la bataille de Dreux, qui a clôturé dans le sang cette douloureuse et néfaste année de 1562; mais comme, en résumé, elle n'avait pas été absolument décisive, elle n'eut pas pour résultat immédiat de mettre fin à la guerre civile.

Nous ne passerons pas sous silence ce qui concerne spécialement la ville de Dreux. Un chroniqueur local, M. de la Plane, rapporte qu'un certain nombre d'habitants de la ville allèrent se joindre aux troupes du duc de Guise, qui avait fait demander tous les renforts qu'on pourrait lui envoyer. Il parle de 800 à 1.000 hommes. Ce serait alors avec une partie des troupes de la garnison, qui devaient être nombreuses, d'après les lettres publiées ci-dessus. Certainement tout le monde se tenait sous les armes, et la ville ainsi que le château étaient sans nul doute gardés avec soin, à cause du voisinage si rapproché de l'ennemi (1).

En effet, M. de la Plane parle longuement des angoisses de tous les habitants pendant la bataille, et même des craintes des hommes chargés de la garde des remparts, angoisses et craintes très naturelles, car on connaissait la cupidité des mercenaires allemands, et les cruautés des Calvinistes dont les menaces avaient été répandues, à dessein peut-être.

Au début de l'action, la défaite de la gauche de l'armée royale et la prise du Connétable avaient porté à son comble la frayeur et le désespoir de tous; des fuyards avaient annoncé que tout était perdu, que l'armée royale était battue et les Huguenots vainqueurs! Nos compatriotes, en se reportant à la journée du 17 novembre 1870, comprendront facilement les sensations douloureuses de nos pères!

Les angoisses n'étaient pas moindres à Paris. Quelques fuyards étaient arrivés le dimanche dans cette ville, vers 3 heures de l'après-midi, et avaient répandu la nouvelle que les Catholiques étaient en déroute, ce qui avait causé une grande consternation.

M. de Vieilleville raconte dans ses Mémoires, qu'il était revenu le dimanche soir 20 décembre, de Vincennes où était la cour, et qu'il se trouvait en son logis ordinaire près de la Croix du Tiroir, lorsque les principaux habitants de la rue vinrent frapper à sa porte, et lui apprirent la triste nouvelle, en lui demandant conseil.

M. de Vieilleville se lève aussitôt, et se fait amener un fuyard,

(1) Toutefois le fait avancé par M. de la Plane devait être exagéré, quant au chiffre du moins, vu les résultats qui étaient connus dans la ville d'instants en instants et étaient bien faits pour y entretenir une très vive inquiétude.

nommé Bretonnière. Il l'interroge et cet homme déclare qu'il a vu la défaite des Suisses, le Connétable emmené prisonnier, M. d'Aumale porté à terre, et M. de Sansac se sauvant vers Mantes avec plus de 800 chevaux!

Un capitaine des Suisses et un gentilhomme de Brie, nommé Bresche, confirmèrent les dires; mais lorsque M. de Vieilleville leur demanda ce qu'était devenu et ce qu'avait fait le duc de Guise, ils ne purent rien répondre.

Alors M. de Vieilleville conclut et ne cessa de répéter partout, même à la cour, accourue en toute hâte à Paris, que le duc de Guise, *le plus vaillant, accort,* et *rusé capitaine, voire des deux armées,* avait dû jouer son jeu à part, et *user d'une terrible arrière-main sur son ennemi,* qu'enfin, le soir même (c'est-à-dire le lundi soir 21 décembre), on apprendrait que la nouvelle, apportée par les fuyards, était du tout au tout renversée!

En effet, le soir même, M. de Losses, avec une dizaine de cavaliers, se présentait à la porte Saint-Honoré, criant à haute voix : *Victoire, victoire, M. de Guise a gagné la bataille, le prince de Condé est son prisonnier!*

C'est ainsi que la nouvelle exacte du sort de la journée mémorable du 19 décembre 1562, fut apportée à Paris, où l'allégresse remplaça une morne tristesse; on illumina partout, et Catherine de Médicis, au lieu de se résigner à voir dire la messe en français, fit faire des processions d'actions de grâces!

La Noue et Brantôme ont défendu le duc de Guise. Montaigne également (*Essais,* livre I, chapitre XLV) : Oultre que l'issue en témoigna, qui en débattra sans passion, me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visée, non seulement d'un capitaine, mais de chaque soldat, doibt regarder la victoire en gros, et que nulles occupations particulières, quelque intérêt qu'il y ait, ne le doibvent divertir de ce point-là (le maréchal Bazaine à Metz? — hélas!).

M. de la Plane rapporte encore que le duc de Guise vint à Dreux avec son prisonnier, le prince de Condé, et qu'ils logèrent rue Parisis, dans la maison de M^lle^ Belleperesse, occupée depuis par M. de Bosse.

Il parle également de l'envoi du jeune chirurgien du roi Charles IX, Ambroise Paré, pour soigner les blessés.

Il raconte l'institution de la procession d'actions de grâces, qui se rendit sur le champ de bataille, et dont l'usage s'était conservé encore de son temps.

La conduite héroïque des 6.000 Suisses, qui avaient sauvé le sort de la journée, était si bien connue et admirée, qu'un corps de 4.000 hommes de cette nation, passant à Dreux, probablement pour aller

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS I

PLANS TOPOGRAPHIQUES AVEC LÉGENDES DÉSIGNANT L'EMPLACEMENT DES CORPS DE TROUPES AUX DIFFÉRENTES PHASES DE LA BATAILLE DE DREUX IX

I. — Coup d'œil rétrospectif 1
II. — L'Europe, et la France en particulier, en janvier 1565 4
III. — Siège de Paris par l'armée protestante 12
IV. — Marches et positions des deux armées avant la bataille 15
V. — La bataille de Dreux (19 décembre 1562) 23